



LA SCIENCE -FICTION

POUR
TOUS

19 NOUVELLES

LA SCIENCE -FICTION POUR TOUS

Résidence
Olivier Paquet



Bibliothèque départementale de la Somme
2017

LA SCIENCE -FICTION POUR TOUS

Résidence Olivier Paquet
dans le département de la Somme

Ateliers d'écriture d'une nouvelle
de science-fiction proposés par la Bibliothèque
Départementale de la Somme.

*Les participants, lectrices
et lecteurs des bibliothèques,
personnes fréquentant les
associations et foyers de vie,
lycéens, ont écrit une courte
nouvelle individuelle ou en groupe.*

*Les ateliers se sont déroulés
dans les bibliothèques de
Flixecourt, Gamaches, Ham,
Rue, Mers-les-Bains.*

L'auteur Olivier Paquet a mené une résidence d'ateliers d'écriture à destination de jeunes adultes et adultes du département de la Somme.

Cette résidence d'auteur portée par la Bibliothèque départementale de la Somme a été rendue possible grâce au concours de la DRAC Hauts-de-France et de la Région Hauts-de-France.

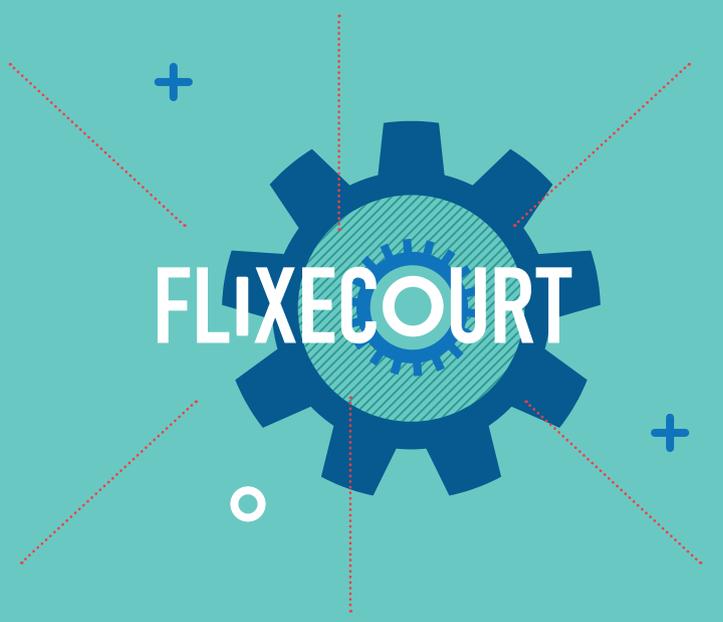
L'objectif était de faire découvrir aux participants le plaisir de l'écriture dans un univers imaginaire riche, celui de la science-fiction.

L'auteur invité qui a animé ces ateliers pour aider les participants dans leur démarche est :

OLIVIER PAQUET,



né en 1973 à Compiègne, écrivain français de science-fiction. Docteur ès science politique, il écrit de nombreuses nouvelles de science-fiction dont plusieurs sont publiées dans les revues françaises *Galaxies* et *Asphodale*. Olivier Paquet est également l'auteur du roman *Structura maxima*, paru en 2003, la série *Le Melkine* récompensée par le prix Julia-Verlanger 2014. Son dernier ouvrage *Faux-semblance* est un recueil de nouvelles paru aux éditions Atalante en 2017. Il vient d'obtenir le prix Bob Morane en 2018. C'est également un grand amateur de mangas et d'animation japonaise. Il réside à Villeurbanne.



FLIXECOURT

✿ GUERRE AU ROBOT

Texte de Meryem, Melina, Christelle, Émilie, Océane

✿ JE NE SUIS PAS CLARY

Texte de Manon, Marie, Léna, Manon, Soukaina

✿ L'UNIQUE VOIX

Texte de Marine, Naomie, Elissa, Hugo

✿ UN VOYAGE INTERPLANÉTAIRE

Texte de Mélina, Laura, Ambre

✿ UN MONDE ROBOTIQUE

Texte de Cleylia, Johanie, Chloe, Cyrielle

✿ LA GUÉRISON

Texte de Hubert, Véronique, Céline, Christel, Awa, Marck, Marielle, André, Thierry, Daniel

Guerre au robot

« Tu m'as pris de l'huile bio ! Nous ne sommes plus en 2017. Chipper ! Va me chercher de la vraie huile afin de graisser mes moteurs !

— Je suis vraiment désolée mais le seul magasin d'huile se situe à six heures de marche d'ici.

— Je m'en contrefiche, tu vas aller m'en chercher, et tout de suite ! Je ne te donne pas à manger pour rien. »

Chipper alla chercher dans sa chambre de quoi se couvrir, prit un morceau de pain ainsi que de l'argent pour payer l'huile. Pour arriver au magasin, elle devrait traverser une grande forêt. Chipper marchait vite sans se retourner, cramponnée à son sac. Elle avait pris un bâton pour s'aider dans cette forêt obscure, un frisson suffisait à la faire sursauter. Arrivée au bout de la forêt, une ombre noire jaillit. Chipper, effrayée, secoua son bâton dans tous les sens puis se rendit compte que ce n'était qu'un chat.

Pendant que Chipper allait chercher l'huile, les autres esclaves du robot Drake s'occupaient du champ et des tâches ménagères. Dora, Babouche et Betty labouraient les terrains de canne à sucre quand un serpent noir aux pois violets avec des rubis à la place des yeux, apparut tout à coup.

L'animal rampa vers Dora et la mordit à la cheville. La jeune fille s'écroula aussitôt. Betty et Babouche commencèrent à

paniquer. Elles se regroupèrent toutes autour de la blessée et constatèrent qu'elle ne respirait plus, mais aussi que le collier contrôlé par Drake se desserrait. Elles se retenaient de crier pour ne pas se faire repérer.

Dora commença petit à petit à se réveiller, ses deux amies l'aidèrent à se relever.

Chipper, rentrée de son voyage, et ayant donné l'huile à Drake, traversa les champs de canne au moment où les filles soutenaient Dora. Le collier de cette dernière était tombé dans l'herbe.

« Que se passe-t-il ? »

— On ne sait pas, répondit Betty, Dora s'est écroulée d'un coup, on a pensé qu'elle était morte.

— Dora, ça va ? Tu as mal quelque part ?

— Oui ça va, j'ai juste mal à la cheville. »

Babouche l'inspecta et remarqua deux traces de morsure si profonde que du sang en coulait.

« Tu t'es fait ça comment ? Il t'a plongé dans le coma, c'est pour ça que ton collier s'est ouvert. »

— Je me rappelle juste d'un serpent. Je saurai le reconnaître. »

Les quatre filles allèrent dans la forêt à la recherche du serpent. En s'approchant d'un terrier le serpent réapparut et elles le forcèrent à les mordre. Cinq minutes plus tard, les colliers tombèrent les uns après les autres et les libérèrent. Elles pouvaient enfin s'éloigner des champs de canne à sucre de Drake, sans risque que le dispositif explose. Au bout d'une heure, elles découvrirent un temple près d'un village.

Pendant ce temps, voyant que ses esclaves avaient disparu, le robot engagea des recherches. Il se douta qu'elles avaient fui au temple tout près, mais un champ de force l'empêchait de franchir le seuil.

« *On doit trouver une solution pour l'affronter*, dit Chipper, *on ne peut pas rester là sans rien faire.*

— *On est enfermées on ne peut même pas sortir!* se lamenta Dora.

— *On doit trouver une sortie.* »

Elles remarquèrent alors les artefacts du temple. Dora s'approcha et en toucha un. Le contact était brûlant mais elle enfila ce qui ressemblait à un bracelet. En un instant, ses vêtements changèrent au point de la rendre invisible.

« *Il y en a plusieurs*, dit Chipper, *essayons d'en prendre un chacune.* »

Chipper choisit une boucle d'oreille et découvrit qu'elle pouvait court-circuiter les appareils électriques.

Betty prit un collier et pouvait mettre le feu aux objets.

Babouche prit une bague qui activait les défenses du temple.

Elles se sentaient prêtes pour affronter Drake.

Les quatre jeunes filles s'adressèrent au robot, menaçant de le tuer s'il n'abandonnait pas l'esclavage. Drake ne l'entendait pas ainsi :

« *Vous nous avez utilisés, maltraités puis jetés à la poubelle sans considération et vous voulez qu'on arrête ça! Vous devez subir la même chose que nous!*

— *Nous savons que nous vous avons maltraités*, reconnut Babouche, *mais... nous le regrettons au plus profond de nous.*

— Hors de question, sortez, où je tue les habitants du village!

Sur ces mots, le robot lança des rayons laser. Cachées dans le temple, les jeunes filles regardaient les humains se faire tuer un par un. Leur tête, leur corps... Il ne restait que de la poussière. Le robot prenait plaisir à couper les mains, puis les pieds pour ensuite les faire disparaître. Elles entendaient leur souffrance, des pleurs d'enfant. On les voyait courir pour leur échapper, en vain. Dora essuya les larmes qui lui échappaient et dit : *« Il faut l'abattre. »*

Betty cria au robot : *« Nous allons te tuer! »*.

Il éclata de rire : *« Je suis bien plus fort que vous. Même dans vos rêves, vous n'y arriverez pas. Vous n'êtes que des fourmis parmi tant d'autres! »*.

Chipper tenta de motiver ses amies *« Soit il meurt, soit nous mourons. »*

Dora utilisa son invisibilité et attaqua avec une clé à molette qui se trouvait par terre pour frapper l'homme à la tête, mais il ne réagit pas, comme si le coup n'avait rien fait. Son visage montrait du mépris.

« Les filles! Vous aurez beau le frapper il ne sentira rien ».

Chipper tenta de motiver ses amies : *« Frappons-le chacune à notre tour. Il ne pourra pas résister. Et peut-être que les robots arrêteront tout ça. »*

Alors que Dora approchait, invisible, le robot utilisa ses rayons laser et un pistolet à répulsion sonore. Dora recula sous l'effet d'un coup. Ce fut au tour de Chipper d'utiliser ses pouvoirs et de dévier les rayons lasers, mais au lieu de provoquer un court-circuit, ils renvoyaient les rayons lasers qui touchaient les villageois et les blessaient. De son côté, plus Drake concentrait ses tirs sur les jeunes filles, plus les

défenses du temple activées par Babouche épuisaient son énergie.

Dora cria : « Stop ! Arrêtez tout. On est en train de toucher les humains, ça ne va pas. Nous avons changé, nous les humains, nous avons compris nos erreurs. Arrêtons cette guerre qui blesse aussi bien les robots que les humains. »

Comprenant qu'il ne pouvait pas triompher des jeunes filles grâce à leurs pouvoirs, Drake accepta la paix : *« Oui il faut en finir. »*

— Nous allons tout recommencer à zéro, plaida Dora.

— Au moins, les humains ont compris ce que nous avons ressenti.

— Humains et robots vont vivre en paix dans une nouvelle société. »

Je ne suis pas Clary

« *Par ici!* »

Mike venait de repérer un garde esseulé au coin de la rue. Lou eut l'idée de l'attaquer pour récupérer son overboard. Armée d'un pistolet laser qu'elle tenait dans son unique main droite, elle lui tira dans la jambe. Mike récupéra la planche volante.

« *Lou! Monte!* »

Mike l'agrippa pour l'aider à monter, elle se retourna et vit les cinq gardes de la forteresse qui les poursuivaient. Parmi cette milice, certains étaient « pucés » ce qui compensait leurs handicaps. L'un deux, à qui il manquait un bras, était capable de porter un fusil mitrailleur, le 17k1000. Un autre, à qui il manquait un œil, parvenait à viser même à pleine vitesse. La troisième, dépourvue de nez et avec une bouche déformée, maîtrisait avec perfection son équilibre sur l'overboard. Tous ces défenseurs de la cité étaient contrôlés par Bacara.

« *Elle ne nous lâchera jamais!* »

Je n'aurais jamais voulu avoir une puce défectueuse, pensa Lou.

Lou ne se souvenait que d'une chose : elle et ses amis jouaient au foot lorsque des hommes en uniforme et

handicapés les avaient encerclés avant de les capturer. La jeune fille avait été endormie lors du transport et s'était réveillée dans une pièce sombre, elle avait voulu se frotter le visage, mais il lui manquait une main. Elle aperçut son amie, Clary.

« *Clary! Tu m'entends?* »

— *Je ne suis pas Clary.* »

Elle se retourna vers Lou. Celle-ci se rendit compte qu'elle avait été déformée et n'était plus la même.

« *Qu'avez-vous fait à mon amie?* »

— *Je suis 241274.* »

Lou commença à paniquer lorsque cette 241274 qui avait été Clary, s'approcha d'elle pour la pucer. Puis elle s'évanouit.

Le lendemain Lou se trouva dans un groupe de dix personnes, cinq filles et cinq garçons, tous habillés de la même façon. Elle était devenue le numéro 210501.

« *Bonjour je suis 210501*, dit-elle à un garçon.

— *Bonjour, je suis 090512.* »

Le groupe de dix personnes marcha d'un pas militaire en se dirigeant vers une statue en construction. Ils devaient la construire à l'effigie de la personne qui contrôlait la ville.

Alors qu'ils avançaient dans ce projet, 090512 eut une vision de sa vie d'avant et sut qu'il s'appelait Mike.

Lou, quant à elle, remarqua le comportement distrait du garçon. Elle alla le voir discrètement et lui chuchota :

« *Ne fais pas attention, continue ton travail.* »

— *Pourquoi? Que se passe-t-il?* »

— *Je pense qu'on nous contrôle, je crois que mon vrai nom est Lou.*

— *Moi il me semble que c'est Mike et non 090512.* »

Lou et Mike regardèrent autour d'eux et remarquèrent que tout le monde faisait la même chose.

À présent ils étaient sûrs que toute la ville était contrôlée par quelqu'un ou quelque chose. Lou et Mike aperçurent une boule noire dans le ciel près d'eux. Elle proposa de se déplacer vers cet objet suspect, Mike trouva cette idée très risquée car ces objets mystérieux disparaissaient vite d'habitude, mais cette chose ne bougeait pas.

« Allons voir ce qui se cache à l'intérieur. »

Dès qu'ils s'approchèrent une voix retentit : *« Que faites-vous dans mon territoire, vous êtes censés travailler, retournez-y. »*

Avant qu'ils puissent dire quelque chose, un champ de force les repoussa en arrière et ils furent obligés de retourner à leur travail. Le soir, ils ne purent s'empêcher d'en parler aux autres membres du groupe. 48925 leur expliqua que l'objet appartenait à Bacara.

« Mais qui est-ce ? » Demanda Lou.

— On voit que vous êtes des nouveaux. C'est la dirigeante de cette ville. Petite, on la méprisait à cause de son handicap, alors elle se venge. Comme on ne l'aimait pas, comme on ne la considérait que comme un numéro de dossier dans les hôpitaux, elle nous traite de la même façon. »

La nuit venue, Mike et Lou échangèrent discrètement quelques souvenirs, jusqu'à ce que Lou émette l'idée d'un plan pour s'évader.

« Il y a juste un grand mur autour de la ville, non ? Tout ce qu'il nous faut c'est une corde. »

— Et on l'accroche où ?

— Mike, tu n'as jamais regardé le mur ?

— Si !

— *Alors tu as dû remarquer des rondins de bois dépassant du mur.*

— *Et on aura plus qu'à y accrocher notre corde avec un grappin, tu es un génie!*»

Ce matin-là, le groupe de jeunes majeurs se préparait pour le rituel de leur passage à l'âge adulte. Les filles portaient une tunique blanche et un pantalon blanc, les garçons quant à eux étaient en noir. Le rituel consistait à marcher au pas autour de la statue. Ils tournaient autour en guettant un moment pour s'échapper mais les gardes repérèrent leur comportement suspect. Lou et Mike commencèrent à courir.

« *Par ici!* »

Mike venait de repérer un garde au coin de la rue. Lou eut alors l'idée de l'attaquer pour récupérer son overboard. Malgré tout, ils arrivèrent enfin assez près du mur. Mike décida de lancer la corde. Une fois le mur franchi, Mike et Lou se regardèrent l'air soulagé.

« *On a réussi.*

— *Oui, enfin on l'a fait!*

— *Et maintenant?»*

Les deux amis se retournèrent et virent un paysage désert qui les attendait.

L'unique Voix

Kamilla vivait dans un grenier depuis l'âge de sept ans quand son père était parti dans un camp pour travailler. Elle lisait tous types de livres pour passer son temps.

Le grenier était sombre, éclairé par une bougie, ça sentait le renfermé, et la poussière la faisait souvent éternuer, elle avait souvent froid, mais pour éviter d'être malade, elle se réfugiait sous sa couverture. Des araignées, des souris venaient lui tenir compagnie, mais son animal préféré était un chat qui faisait ses besoins sur un carton humide. Un pot de chambre était à sa disposition à côté de son lit. Pour se laver, elle devait récolter l'eau de pluie tombant des fuites du toit.

Trois fois par jour, sa mère venait lui apporter ses repas.

Dès le coucher de sa mère, son frère venait lui rendre visite.

Le jour de ses dix-neuf ans, sa mère lui avait raconté l'histoire de son père qui était esclave dans un camp robot.

Le soir-même, elle entendait du bruit dans la maison comme des bruits de métal et d'objets tombés, son frère Esteban arriva devant la porte du grenier, et tapa avec ses poignets et ses pieds pour lui ouvrir la porte.

« *S'il te plaît, ouvre-moi!* s'exclama Esteban à travers la porte.

— *Mais pourquoi? Je n'ai pas les clés, c'est maman qui les a.*

— *Trouve quelque chose vite, il y a des robots qui veulent ma peau et ils sont dans la maison. Vite!*

— *Mais arrête de taper, stop!»*

Kamilla avait hurlé ces mots et les robots s'arrêtèrent, comme figés.

— *Vite, dépêche-toi de trouver les clés pour m'ouvrir, elles doivent être accrochées au-dessus de la porte. »*

Esteban saisit les clés et ouvrit la porte.

Kamilla sortit du grenier, tous deux passèrent entre les robots. En voyant leur mère endormie dans sa chambre, ils décidèrent de sortir de la maison sans la réveiller. Il faisait nuit dehors, ils trouvèrent un chemin en bas de la rue et entendirent une voix ressemblant à celle de Kamilla. Ils décidèrent de rejoindre cette unique voix qui dirigeait le camp des robots dans lequel se trouvait leur père. Ce chemin était boueux et lugubre. Ils avançaient à la lumière d'une lampe torche. Au bout de vingt minutes de marche ils arrivèrent à l'entrée du camp. Une grande grille en métal et des barbelés électrifiés avec des miradors cernaient l'enceinte. Kamilla se faufila dans un buisson pour s'approcher et donna un ordre aux robots qui montaient la garde :

« *Foncez sur la porte!* »

Les robots exécutèrent cet ordre et réussirent à ouvrir la porte. Kamilla et son frère entrèrent dans le camp et contemplèrent des flaques de sang, des éclaboussures de boue sur les murs et tous les robots figés, ils entendaient un ronflement provenant d'une pièce qui se trouvait à droite de la grille d'entrée et se rapprochèrent pour l'ouvrir. Ils découvrirent Birgit, la femme qui donnait des ordres aux robots. En arrivant devant son bureau, Kamilla s'empara

d'un couteau de boucher qui traînait puis poignarda Birgit pendant son sommeil.

En prenant sa place, elle parla dans le micro posé sur son bureau et dit :

« Libérez les prisonniers, la guerre est officiellement terminée! »

Les robots exécutèrent son ordre et libérèrent tous les hommes du camp. Kamilla retrouva son père et depuis ce jour de violence, plus aucun signe de guerre n'apparut.

Un voyage interplanétaire

Tout était calme. Tout à coup, un énorme tremblement secoua le vaisseau. Les passagers furent pris de panique. Les lumières s'éteignirent. L'hystérie s'empara des touristes.

« *Ne vous inquiétez pas, tout est sous contrôle*, lança Baker le chef d'équipage pour faire cesser les cris. *Jul, allez dans la salle des machines et trouvez le problème.*

— *Oui chef, répondit Jul en courant.* »

Les touristes commencèrent à se détendre en voyant l'équipage prendre les choses en mains.

« *Que se passe-t-il Baker?* demanda Ambre, encore sous le choc.

— *Nous ne savons pas encore, nous attendons le retour de Jul, mais je suis sûr que ce n'est rien de grave, le vaisseau est en bon état.* »

Pendant ce temps, Jul examinait la salle des machines pour trouver l'anomalie. Quand il remonta, il déclara ne pas avoir trouvé la source du problème. Ils étaient forcés d'atterrir. La planète était partagée en deux continents à peu près égaux mais au relief radicalement différent. L'un était couvert de montagnes noires avec des plaines de cendres grises, tandis que l'autre était parcouru de rivières traversant des collines et des forêts. Au milieu, un long fleuve de lave les séparait. Le pilote évita de justesse de tomber dans le

magma qui coulait et parvint à poser le vaisseau dans une clairière près de la rive.

En arrivant, Nate et Baker s'étonnèrent de la beauté de cet endroit. Les touristes se réjouissaient d'avoir découvert une planète inconnue et Jeff clamait partout : « *Hé! les gens on va devenir riches et célèbres!* »

Le capitaine se retourna vers lui en le regardant dans les yeux et lui dit avec sang-froid :

« *Ne rêve pas gamin, on ne sait même pas si on va rentrer chez nous.* »

Un silence de mort se fit entendre dans le vaisseau. Jeff lui, voulait rentrer mais c'était totalement impossible, il faut nous sortir de là! Jeff dit au capitaine : « *Nous allons voir ce que nous allons manger avant de chercher ce qui a pu déclencher la panne du vaisseau* ».

— *Excellente idée! Mais après il nous faudra un moyen pour revenir sur Terre* ».

Les touristes partirent vers les habitations repérées dans la plaine toute proche en lisière de forêt, pendant que l'équipage tentait une réparation. Les heures passèrent, puis une bande d'extraterrestres aux dents pointues arriva près de la fusée, essayant de communiquer avec les astronautes. Ces derniers ne comprenaient rien à leur langage. Sans doute voulaient-ils aider les astronautes. Soudain, l'un d'eux sauta sur Jul, dents en avant, pour le dévorer.

Pendant ce temps, Jeff, Ambre et Pierre marchaient dans la plaine, admirant les arbres aux troncs violets et aux feuilles blanches, appréciant l'atmosphère et le bruit de l'eau claire qui filait entre les rochers. Quand ils arrivèrent à proximité des habitations, des extraterrestres les attendaient en souriant et en agitant les bras. Confiants, les touristes accélérèrent

le pas et furent chaleureusement accueillis. Parmi les extraterrestres, celui qui semblait être le chef activa un boîtier à sa ceinture et se mit à parler la langue des humains.

« Nous avons détecté vos ondes radio depuis longtemps, ce qui nous a permis de déchiffrer votre langage. Nous attendions votre arrivée. Vous avez vraiment eu de la chance d'atterrir de notre côté : nos ennemis vous auraient dévorés et pris votre apparence. »

« Ils vivent sur l'autre continent ? »

Le chef du village hocha la tête, puis quand Jeff demanda de la nourriture, il lui fit parvenir des fruits et des céréales. Les touristes promirent de revenir une fois leur vaisseau réparé, et repartirent chargés de boules jaune orangé à la fois douces et sucrées et de lamelles élastiques au goût suave et agréable.

« Quelle joie de retourner chez nous, dit Ambre à Jeff et Pierre, une fois revenus au vaisseau.

— En plus on a assez de nourriture pour tenir jusqu'à notre retour sur Terre, répondit Jeff.

— Nous aussi, répondit Baker en affichant ses grandes dents carnassières. »

Un monde robotique

Le 21 novembre 2250.

Aujourd'hui, avec Emiloc, mon meilleur ami, on a visité une maison de retraite avec le lycée. On a remarqué qu'il n'y avait pas assez de personnel pour s'occuper des personnes âgées dans leur vie quotidienne. Moi, Méloce, et mon meilleur ami, on a eu l'idée de leur apporter de la compagnie en inventant des robots.

Le 25 novembre 2250.

Nous avons commencé à construire le premier robot XX37 d'une longue série que nous avons amené à la maison de retraite. Némo, une personne âgée qui avait perdu le sourire, rencontra le robot XX37. Le robot l'accompagnait dans des activités comme des jeux de société ou la cuisine.

Le 3 décembre 2250.

Comme tous les jours, le robot s'occupait de Némo mais nous nous sommes aperçus que son comportement était de plus en plus dangereux. Le robot se dérégla complètement et devenait très risqué pour Némo. Lors d'une séance d'étirement, le robot fit un mouvement trop brusque et blessa Némo au visage avec ses longs ongles d'environ trente centimètres. Le lendemain, le robot était parti réveiller Némo, mais cette fois c'était le coup de trop... Le robot entra dans la chambre et commença à attaquer Némo avec un sabre laser. Némo révéla alors pour la première fois

ses pouvoirs magiques et sortit un sabre laser à son tour. Cela finit vraiment en catastrophe : toute la chambre était retournée, le lit complètement cassé et le mur du fond de la pièce était effondré. Le robot avait tué Némó. Les personnes âgées manifestèrent : elles décidèrent de se rebeller, et de déclencher une guerre contre tous les robots !

Le 4 décembre 2250.

La guerre avait à peine débuté que les personnes âgées avaient pris le dessus sur les robots. Elles avaient trouvé la solution pour les détruire tous. Chaque personne portait un seau d'eau à jeter sur les robots, ce qui les faisait surchauffer. Ils émettaient alors plein d'étincelles, et explosaient un par un.

Le 7 décembre 2250.

Méloce et moi étions en train de chercher le problème. Pourquoi le robot avait-il dérapé du jour au lendemain ? Après plusieurs jours, nous avons trouvé ! Le robot défectueux était victime de mauvais contacts : les câbles se regroupaient et se débranchaient tout seuls. Donc tout cela dérégla le robot et le rendait méchant. Nous avons tout de suite remédié à cela. Nous avons donc reprogrammé tous les robots, soudant les fils pour ne plus qu'ils se touchent. Après de nombreuses heures de travail, tous les robots fonctionnèrent de plus belle ! Il n'y aurait plus de danger, il n'y aurait plus de surchauffe.

Le 10 décembre 2250.

Méloce et moi-même avons rendu visite aux personnes âgées pour les rassurer en leur montrant la nouvelle fonction. Ils décidèrent alors de donner une dernière chance aux robots.

La guérison

Ulysse conduisait sa soucoupe. Il avait quitté Jupiter depuis plusieurs heures et il approchait de la Terre. Il s'était disputé avec son patron et il avait été renvoyé de l'usine. De toute façon, il était fatigué de passer son temps à guérir des robots. Soudain, sa soucoupe se mit à trembler, Ulysse perdit le contrôle de son véhicule. Une sirène retentit dans le cockpit et des boutons s'allumèrent. Ulysse essaya de redresser la situation, de reprendre le contrôle pour atterrir doucement sur la Terre. Il arrêta sa soucoupe sur une route quelque part près d'Amiens.

Ulysse vit des arbres nus aux troncs jaunes, l'eau de la rivière était marron presque noire, avec des reflets verdâtres. La terre avait des teintes rouges.

« Cette planète me paraît vraiment malade ».

Au loin, au bout de la route, il y avait la ville vers laquelle se dirigea Ulysse. Une foule était rassemblée pour la fête du 14 juillet. Les gens s'amusaient, ils dansaient, ils buvaient du champagne. Ulysse sentait qu'il pouvait être heureux sur cette planète. Il repéra une jolie femme blonde, avec des yeux bleus, assise dans un fauteuil roulant.

La jeune femme ne sursauta pas quand il se pencha vers elle.

« Bonjour, j'ai envie de vous faire danser, si vous voulez bien.

— C'est gentil, mais vous ne ferez pas valser mon fauteuil.

— *Levez-vous* » dit-il doucement.

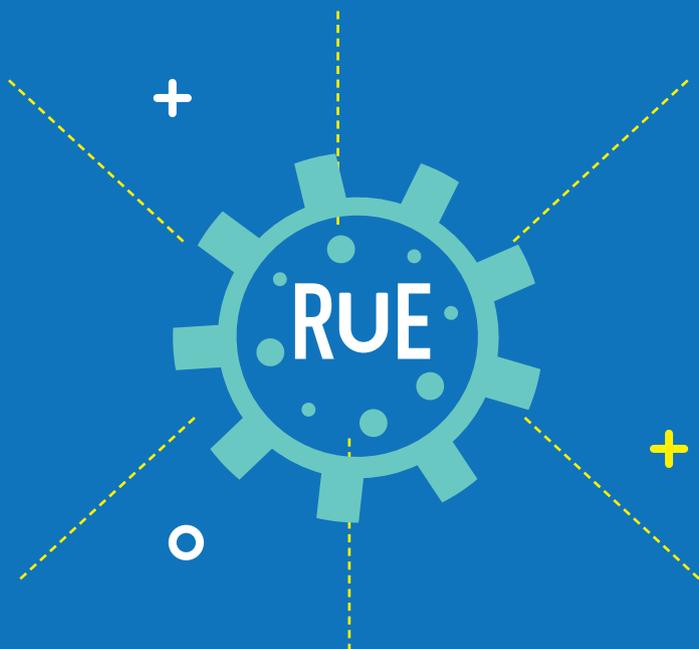
La jeune femme fronça les sourcils : « *Vous vous moquez de moi ?*

— *C'est jamais que de la mécanique!*

— *Partez!* »

Sans l'écouter, Ulysse sortit un boîtier de sa poche et l'activa en direction de l'humaine. Aussitôt, une aura scintillante, bleue et verte les entourèrent tous les deux, dispersant des particules de lumière dans la ville, puis dans la campagne alentour. Après une minute, Ulysse prit la jeune femme dans ses bras et elle ne tomba pas. Il entama un début de valse, et elle ne s'effondra pas, suivant le rythme de la musique.

Et pendant qu'ils dansaient tous les deux, les arbres malades se garnirent de nouveaux bourgeons, et comme l'orchestre entamait un nouvel air, l'eau noire et boueuse devint de plus en plus claire là où les particules lumineuses s'étaient posées.



✿ **FLASHBACK HISTORIQUE**

*Texte de Martine Périmony, Jérôme Théron, Claude Duval,
Farhana Randall, Marie-Louise Doual, Chantal Minet, Marcelle Béguin*

✿ **« ELLE »**

Texte de Martine Bordeleau Carette

✿ **LE PASSAGE**

Texte d'Anny Chabassier

✿ **POINT DE VUE**

Texte de Martine Erhard

Flashback historique

« *Victor, détache Sam, dit Albert.* »

Le soir tombait sur la ville de Crécy, Albert profitait de la douceur du mois d'août pour emmener son petit-fils sur le site de la bataille.

« *Papy, est-ce qu'on peut monter dans la tour?* »

Ils avaient choisi de prendre le chemin pédestre pour rejoindre la tour. Celle-ci, construite en bois sur deux étages, offrait une vue panoramique sur le site de la bataille de 1346. Les derniers rayons du soleil teintaient de rouge orangé les toits de la ville et de son église. On entendait au loin les chants des merles, les cris des étourneaux et des martinets, jusqu'à celui d'un faisan dans la forêt à côté. Un lapin démarra sous la truffe du chien, un épagneul roux et blanc, qui le poursuivit aussitôt en jappant.

Dans la tour, Albert conduisit son petit-fils devant la table d'orientation : « *En face, les Anglais se trouvaient à la croix de Bohême, et les Français à Crécy. Ce fut un carnage qui décima l'armée française. Incroyable, les morts à cet endroit!* »

Un silence pesant envahit la campagne, faisant taire les oiseaux et un vent étrange monta. Albert et son petit-fils aperçurent une lumière dans la campagne, un faisceau vert qui balayait les champs. Une pyramide aussi grande qu'un immeuble descendit se poser à cent mètres de la

tour. Paralysés de peur, Albert et Victor se cachèrent sous la table d'orientation. Après une dizaine de secondes, l'objet mystérieux disparut dans le ciel avec un sifflement discret.

Une tourterelle se mit à roucouler. Albert se risqua à se redresser. Constatant qu'il n'y avait plus de danger, il fit sortir son petit-fils.

« C'est bon, il n'y a plus rien à craindre. »

Ils descendirent de la tour. Albert remarqua un carré d'herbes brûlées. Dans l'atmosphère, il perçut comme une odeur de caramel.

Victor siffla pour appeler Sam, mais le chien ne se montrait pas.

« Tu as vu Sam? demanda le petit-fils.

— Il a peut-être eu peur et il s'est caché. »

Pendant vingt minutes, ils arpentèrent le champ à la recherche de leur chien, sans succès. Attristés et inquiets de ne pas retrouver Sam, ils allèrent à la gendarmerie pour raconter l'évènement.

À la brigade, le gendarme de permanence écouta leur histoire de manière distraite et leur promit d'enquêter le lendemain. Victor était déçu, car il voulait retrouver son chien.

« Peut-être que Sam est rentré à la maison, dit Albert pour rassurer son petit-fils. »

Ils retournèrent chez eux, mais le chien n'y était pas.

En réalité, lorsque le vaisseau était apparu, le chien était en train de creuser près d'une souche et tentait de déterrer un tube ouvragé, décoré de pierres brillantes et émettant une lumière scintillante violette. Sam venait de prendre l'objet dans sa gueule et voulait le rapporter à Victor quand

il commença à s'élever dans les airs. Il était aspiré par le faisceau vert dans le vaisseau.

Sam se retrouva dans une grande pièce lumineuse, entouré de machines clignotantes. Attiré par les couleurs, le chien sauta sur les boutons en aboyant. Autour de lui, des formes mystérieuses glissaient le long des cloisons et semblaient l'observer avec intérêt. Délicatement, un des êtres s'approcha du chien, récupéra le tube et lui gratta le cou avant de changer son collier.

Le lendemain matin, Albert et son petit-fils retournèrent à la tour de Crécy. Immédiatement, Sam apparut en agitant la queue et en aboyant. L'enfant sauta de joie en voyant son chien et le prit dans ses bras, le chien lui lécha le visage.

« Mais d'où viens-tu ? Où étais-tu ? »

Et le chien balança la queue en réponse. Victor remarqua que le collier avait été changé.

« C'est quoi cette médaille ? »

Albert se pencha et inspecta l'objet au cou de Sam, admirant les lignes gravées à la surface et l'aspect irisé du métal.

« Mais qu'est-ce qui t'es arrivé ? »

Mais le chien ne répondait pas. Albert et son petit-fils regardèrent tout autour d'eux, mais ni le vent à travers la tour ni le chant des oiseaux ne leur en apprirent plus, et ils décidèrent de retourner à la maison.

Dès leur arrivée dans le salon, Sam sauta dans le canapé. Aussitôt, la médaille de son collier se mit à vibrer et l'ordinateur près de la cheminée s'activa. Des cris de bataille et de charge de cavalerie sortirent des haut-parleurs. Une vidéo s'était mise à défiler sur l'écran.

« On dirait la bataille de Crécy, dit Albert. Je ne savais pas qu'on avait fait un film.

— Je ne reconnais pas les acteurs, commenta Victor. »

Le décor changea et la pyramide qu'ils avaient vue la veille apparut sur l'écran. Une procession d'individus aux formes indistinctes parcourait le champ avant de s'arrêter autour d'un arbre. Puis des cercles de lumière s'élevèrent autour du groupe. L'image grossit pour montrer une relique en forme de tube déposée dans un trou creusé dans le sol, au milieu d'ossements. La voix synthétique de l'ordinateur retentit :

« Pardon, nous voulions juste honorer l'un de nos grands guerriers. Nous ne savions pas que le sceptre allait attirer à lui toutes ces envies de massacre. Grâce au chien, nous pouvons réparer cette erreur. Il nous reste encore beaucoup de reliques à récupérer pour que vous soyez enfin en paix. »

« ELLE »

Dans le vaisseau, point de bruit, peu de lumière. On ne percevait que des chuchotements à peine audibles et des prismes de lumières qui scintillaient et se déplaçaient en flottant avec grâce. Ces éclats colorés et mouvants composaient en fait, l'équipage du vaisseau. Ces luminescentes créatures n'avaient pas de corps physique mis à part ce voile de lumière verte et bleue. Bien qu'étranges ils étaient pourtant, des entités bien réelles et vivantes. Leur moyen de communication se limitait à la télépathie et ils faisaient se mouvoir les objets par télékinésie. Le peuple qu'ils représentaient était pacifique et n'avait jamais été à l'origine de guerre ou de conflits. L'équipage avait été sélectionné par les représentants de la nation, afin d'entreprendre une mission d'envergure. En effet, depuis un certain temps, nombre d'entre eux s'étaient éteints et avaient définitivement disparu. Afin d'assurer leur survie ils avaient effectué des études qui malheureusement, menaient toutes à la même conclusion. Il leur fallait à tout prix se mêler à une nouvelle espèce s'ils désiraient pouvoir se perpétuer. Cela leur posa plusieurs questions éthiques et leur fournit moult débats. De quel droit forceraient-ils un individu d'une autre race à sacrifier son existence actuelle pour eux ? Comment choisir parmi toutes les créatures vivantes, celle qui pourrait assurer la

continuité de leur espèce? De plus, il leur faudrait choisir une créature ayant avec eux des points communs : l'intelligence et l'empathie, la sensibilité, la compassion et le respect. Ils avaient aussi besoin d'un corps, d'une enveloppe dans laquelle ils pourraient se matérialiser.

Ils avaient voyagé longtemps et avaient déjà abordé, visité et étudié clandestinement plusieurs planètes dans ce but. Malgré toutes leurs tentatives, ils n'avaient pas encore déniché la perfection tant recherchée. Ils avaient bien observé des créatures mais aucune ne répondait à leurs critères. Ils croisèrent alors une planète de laquelle ils s'approchèrent furtivement. Les habitants de celles-ci la nommaient Terre. Cette planète était en guerre et son autodestruction était imminente. La situation démontrait bien à quel point ses habitants ne répondaient nullement à leurs critères. En effet, tous les conflits qu'ils avaient pu observer jusqu'à ce jour étaient des guerres interplanétaires. Jamais ils n'avaient été témoins d'un tel fratricide. Ils étaient sur le point de faire demi-tour quand ils ressentirent à l'unisson, un étrange frisson. Le vaisseau s'immobilisa, se mit à trembler et des vagues de lumières déferlèrent sur ses parois. Ils unirent leurs pouvoirs afin de mieux discerner quelle pouvait être la source de ce dérangement. C'est là, dans leur vision commune, qu'elle leur apparut. Fragile et sensible, son corps criant son désarroi, sa solitude face à l'horreur de cette fin du monde. Elle s'était opposée au conflit et avait tenté de mettre un terme aux hostilités, tenté de rallier à sa cause d'autres individus mais elle avait échoué. Elle s'éteignait paisiblement et irradiait de tout son être. Ils firent le choix d'attendre la fin du conflit avant d'intervenir. Quand des

ondes de violence inimaginable se répandirent sur la planète, ils s'approchèrent et recueillirent à leur bord cette créature sur laquelle ils avaient jeté leur dévolu. Son corps était parfait, sa peau douce, ses courbes arrondies, ses yeux expressifs, une grande douceur émanait d'elle. Ils l'avaient recueillie juste avant qu'elle ne rende son dernier souffle et ils lui avaient prodigué les soins dont elle avait besoin afin de survivre. Ils prirent ensuite la route du retour, convaincus de la réussite de leur mission. Ils veillaient sur elle comme si elle eut été un trésor et attendaient anxieusement qu'elle reprenne conscience.

Ce moment tant attendu survint enfin. Alors, fébrilement, ils l'entourèrent et la soulevèrent. Elle ne pouvait sentir leurs mains, seulement leurs présences. Elle perçut une chaleur intense qui la couvrait, eut l'impression de s'embraser et survint un moment d'ivresse ou son corps tout entier frémit. Tous ne faisaient plus qu'un, se lovant dans sa chair et dans son ventre. Des cellules explosèrent et se démultiplièrent. Ils furent surpris par l'intensité de cette union et trouvèrent cet instant délicieux. Pour la première fois, ils ressentaient l'extase. Jamais ils n'auraient pu imaginer pareilles sensations. Ils la déposèrent doucement et ils prirent la décision de la plonger dans un état léthargique afin de lui éviter les affres du voyage et les tensions que pouvait engendrer sa situation. Ils poursuivirent leur trajet et rentrèrent de ce périple sans heurt. Elle fut observée, manipulée et étudiée dans les moindres détails. Quelque temps plus tard, ils décidèrent de la faire revenir progressivement à un état de semi-conscience.

Quand elle refit surface, tout paraissait opaque, sombre et immense. Une densité, un poids... À travers ses paupières closes, elle devinait ce qui lui sembla être des halos de lumière qui dansaient autour d'elle. Elle n'avait pas souvenir de s'être endormie. Seule l'impression de revenir à elle s'imposait à son esprit. Elle se sentait engourdie. Elle ne percevait de son corps, que ce refus de se mouvoir et quand elle tenta d'ouvrir les paupières, ce fut en vain. Pas de souffrances, que cet état léthargique. Seuls lui parvenaient, comme en sourdine, les battements de son cœur. Rêvait-elle? Était-elle morte? Vivante? Elle n'aurait su le dire avec certitude.

Depuis combien de temps était-elle ainsi prostrée dans cet état singulier? Il lui semblait être allongée. Mais comment en être certaine alors qu'elle n'avait qu'une conscience limitée? Les battements sourds et lointains qui lui parvenaient la rassuraient. Elle crut prendre une profonde inspiration mais aucune réaction ne survint. Son corps était inerte, comme suspendu dans un monde éthéré et inconnu. Il ne semblait plus lui appartenir.

Pourtant, il se passait bel et bien quelque chose puisque son esprit s'agitait. Mis à part un vague souvenir d'une enveloppe corporelle, aucune image ne se frayait un chemin dans son esprit. Sa mémoire paraissait être effacée tout comme ses réflexes. Elle voulait comprendre mais rien ni personne ne venait. Un songe, irréel, rêvé? Depuis combien de temps était-elle ainsi, immobile et vide? Lasse, elle cessa de s'agiter et s'assoupit.

Doucement, sans qu'elle y prenne garde son esprit s'éclaircit. Dès lors, elle fut envahie par des images, des sons, des odeurs et des impressions se bousculant à un rythme effréné. Tout lui était étranger. Rien de ce qu'elle visualisait, entendait, sentait ou ressentait ne lui était familier. Un tourbillon sans fin pénétrait le voile de son esprit embrumé. Quel sens donner à tout cela ? Y en avait-il un ? Existait-elle vraiment ? L'interprétation à donner à ce désordre de sensations qui la blessait et l'étourdissait lui échappait. Elle supplia que cela cesse, peine perdue. Alors dans un effort immense, elle concentra ses forces afin d'imposer à son cœur une cadence plus régulière et elle y parvint. Le rythme du vacarme et du fouillis d'images s'estompa peu à peu. Elle put enfin en discerner les différentes composantes.

Un ciel bleu, ensoleillé et tacheté par le vol de milliers d'oiseaux. Le son d'une rivière, bordée d'arbres majestueux. L'odeur de la mousse, de la forêt et son humidité. Le vent dans les feuilles, le gazouillis pressant des oiseaux et le doux murmure des animaux. La fraîcheur de la rosée du matin, l'eau cascasant sur les pierres, la fraîcheur de celle-ci sur sa peau. Elle traversa à vol d'oiseau, des prés, des cultures et des champs tous de différentes teintes. Elle vit des cimes enneigées, des montagnes de roches, dentelées de frimas et de glace. Des déserts brûlants, de sable et de vent. Puis, la mer foisonnante, ourlée de vagues et d'écume. De toutes ses visions se dégageait une harmonie profonde. Enfin, lui parvinrent des rires et des chants puis des visages souriants, des hommes, des femmes, des enfants. Les siens, son monde.

Le ciel constellé d'étoiles qu'elle contemplait se chargea soudain de nuages noirs et s'assombrit, couvert par une chape de plomb. Les bruits se firent assourdissants, des cris s'y mêlèrent dans une symphonie d'horreur. Elle vit la haine dans leurs yeux, successivement, la haine et la peur. Des corps déchiquetés, empilés les uns sur les autres. Des éclairs rageurs, le sifflement des bombes. Le goût du sang dans sa bouche, l'odeur de la putréfaction. La pourriture de ce monde, la guerre, la destruction. Tout volait en éclat, plus rien ne subsistait. De la cendre voilà tout ce qui restait de ce monde englouti par la bêtise. Elle se sentit impuissante et pria pour que cessent ces hallucinations. Ça ne pouvait être réel et malgré son esprit brumeux, elle tenta de s'en convaincre. Elle implora qu'enfin s'apaise son tourment, que cesse ce terrifiant fracas.

Lui revint alors, le souvenir d'une lueur verte et bleue, telle une aurore boréale. Celle-ci vint jeter un voile lumineux sur son corps et son âme. Elle vit des ombres se pencher au-dessus d'elle et la soulever. Elle ne sentait pas leurs mains, seulement une chaleur intense qui la couvrait, l'impression de s'embraser. S'ensuivit un moment d'extase où son corps tout entier frémit. Elle ne faisait plus qu'un avec ces ombres. Elles la prenaient tour à tour dans sa chair, pour se lover dans son ventre. Elle sentait ses cellules exploser, se démultiplier. Transportée toujours plus haut, prise d'un délicieux vertige, elle se retrouva dans un univers serein et silencieux. Elle fut doucement déposée sur ce qui lui sembla être une table de verre. Étonnamment, celle-ci était chaude et moelleuse. Les ombres la couvrirent d'un manteau de sensations voluptueuses.

Elle eut une dernière vision de cette planète, la Terre, qu'elle avait jadis habitée et la sut détruite à jamais. Dans un instant de lucidité, elle assumait qu'elle était la dernière survivante. Elle comprit que les ombres n'étaient pas de son espèce mais les «Autres»... Se souvenir de tout cela, prendre conscience de sa situation, la darda de douleurs et des larmes de sang coulèrent de ses yeux aveugles se frayant un chemin sur sa peau cireuse. Elle était la mémoire de ce monde perdu et se trouvait sous l'emprise d'êtres inconnus. Elle sombra de nouveau, sa conscience l'abandonnant.

Quand elle refit surface de cet état opalin, elle se souvint de ses précédentes visions et les conclusions qu'elle put en tirer lui apparurent plus justement. Elle avait été sauvée d'une mort inévitable. Mais la mort n'aurait-elle pas mieux valu ? De nouveau, elle perçut la présence des «Autres». Ils tournoyaient autour d'elle. Des bruits lui parvenaient, des sons étouffés, des froissements, des vibrations. Elle eut la sensation que son corps se réveillait de sa léthargie. Puis elle eut une révélation, quelque chose l'habitait. Une chaleur intense aiguillonnait la base de son dos. Son corps tout entier était agité de secousses. Pourtant, aucune douleur, aucune crainte ne l'étreignait. Alors, son ventre se tendit. Un liquide chaud et parfumé jaillit d'entre ses cuisses, une vague la souleva. Les ombres s'agitaient. Elle put enfin ouvrir les yeux.

Elle le vit naître, issu de son union avec les «Autres». Un être évanescent, une espèce nouvelle. Doté, sans aucun doute, d'une conscience supérieure et de pouvoirs surnaturels. Son enveloppe corporelle était éblouissante. Comme

il était beau. Sur sa peau miroitaient des reflets bleus et verts et à travers celle-ci, diaphane, on pouvait admirer les pulsations de son cœur. Il tourna lentement la tête vers elle et les yeux grands ouverts, il la regarda. Il était sien, son enfant, le leur aussi sans aucun doute. Puis l'instant fugace d'un éclair, elle se demanda s'il était le premier...

Les «Autres» l'emportèrent. Elle tenta farouchement de s'opposer, elle cria mais seul un son guttural émergea de sa gorge. Ils demeuraient sourds à sa douleur. Alors ils la soulevèrent, elle ne sentit pas leurs mains, seulement une chaleur intense qui la couvrit et l'impression de s'embraser...

Elle prit conscience de ce qui lui arrivait et sut quel rôle lui était dorénavant échu. Elle ne vivrait pas, elle ne ferait qu'exister... elle serait la mémoire de ce monde perdu, de ses beautés et de ses souffrances, afin que nul ne puisse l'oublier. Enfin, elle serait le réceptacle et la matrice de cette nouvelle espèce. Elle était « L'Élue et la Condamnée ». Elle espéra que cette nouvelle génération, ses enfants qui constitueraient ce nouveau peuple, sauraient maintenir la paix et conserver leur monde. Qu'ils sauraient par leurs qualités et leur acuité ne pas renouveler les erreurs du passé. Elle ferma les yeux et replongea dans ce monde comateux de songes qui était devenu le sien et ce, jusqu'à son prochain éveil.

Ils décidèrent, compte tenu de ses angoisses, de la maintenir dans cet état léthargique. Ils avaient bien essayé de s'introduire dans son esprit mais à plusieurs reprises, force était de constater qu'elle résistait à leur influence. Ils aspiraient à la préserver de ses souffrances et ainsi pouvoir poursuivre leur œuvre en évitant ce fort sentiment de culpabilité

qui les assaillait. Ils avaient conscience de son malheur et de son désarroi, mais ils ne pouvaient se résoudre à mettre un terme à cette situation. Celle-ci n'était pas celle qu'ils avaient souhaitée mais avaient-ils d'autres choix ? Ils avaient besoin de cette femme pour la survie de leur espèce et finalement, peu leur importait les sacrifices encourus.

Le passage

Que font-ils, tous rassemblés autour de moi ? Que signifient ces visages graves, impuissants, ces yeux humides prêts à laisser couler des larmes ?

Daniel, mon mari, qui avec ses vingt ans de plus que moi, m'a donné l'impression que je serais toujours jeune. Aurélie, notre fille, la courageuse, l'empathique, qui sait si bien s'occuper d'hommes et de femmes affligés d'un handicap physique et, ou, mental, un peu en marge de la société. Elle a, paraît-il, crié d'une pièce voisine : « *Maman, occupe-toi du chien, il est en train de crever* ». Le chien se portait bien, mais ce sont mes râles qu'Aurélie entendait. Aussitôt entrée dans la chambre, elle a compris la situation et alerté mes deux sœurs domiciliées à proximité immédiate.

Francine, la grande, qui, du haut de ses quatorze ans m'avait accueillie à bras ouverts lors de ma naissance.

Ève, la petite, née cinq ans plus tard.

Leurs conjoints, qui pour la première fois m'aperçoivent alitée. Pourquoi sont-ils tous en vêtements de nuit ?

Et le SAMU, et les pompiers ? Que font-ils là ? Cela n'augure rien de bon.

« *En quelle année sommes-nous ?* »

« *Quel est votre nom ?* »

« *Que faites-vous là ?* » pensais-je alors, interloquée.

Je sens que je suis sur le point d'abandonner définitivement mes passions, mes attachements. Je vais abdiquer en n'ayant pas exploité toutes les possibilités que j'avais en moi. Nous ne nous sommes pas dit tout ce que nous pouvions nous dire, et je ne peux plus émettre aucun son. Va-t-il leur falloir accepter l'éloignement d'une épouse, d'une mère, d'une sœur aimante ? De tout temps, et jusqu'à cet instant - seule peur que j'ai ressentie - je n'ai pas voulu que ma disparition cause de la peine. J'ai - rêve impossible- espéré ne laisser subsister que des souvenirs heureux, susciter des sourires quand ils se partageront les photos accumulées au fil des ans.

C'est court la vie. Je ne peindrai pas les derniers tableaux que j'ai dessinés. Que deviendront les toiles entreposées à la cave à l'abri des regards ? Que deviendront mes livres, pas les tablettes, les livres avec des couvertures qui protègent les pages à tourner ? Quid des recherches généalogiques qui ont dévoré mon temps et m'ont réservé de belles surprises ?

Et quel avenir pour ceux qui m'entourent, pour leurs contemporains, pour les générations futures ? Je leur souhaite le bonheur malgré la bêtise humaine qui tend à détruire, un peu à la fois et pourtant trop vite, notre cadre de vie. La société a épuisé en cent cinquante ans les réserves accumulées dans le sol pendant des milliards d'années et, sans vergogne, détruit notre Terre sans attendre ses soubresauts ou l'arrivée d'une météorite. Mais il existe aussi des humains de bonne

volonté, capables d'équité, des humains intelligents qui réaliseront des recherches pour améliorer les conditions de vie, et non pas pour le seul profit.

Mes grands-parents seraient surpris de découvrir notre quotidien, si différent du leur. Je le serais aussi si dans cinquante ans (à cent douze ans!), je rendais une visite inattendue à mes petits-enfants.

Je crains de ne plus pouvoir employer le futur. Je ne voudrais pas vous abandonner mais à mon tour, je vais peut-être devoir laisser ma place. Chacun de nous le fera pour éviter le surpeuplement de la Terre. Vais-je marquer le stop? Franchir la ligne? Et, dans ce cas, où vais-je me retrouver, moi qui ne crois en aucun dieu, sans majuscule? Vais-je rejoindre l'infinitude de l'espace? Tant d'idées tournent à toute vitesse dans ma tête. Qu'est-ce que le temps?

Avant de naître, je n'existais pas, j'étais dans le néant. Vais-je le rejoindre? J'étais l'avenir de mes ancêtres. Est-ce déjà mon tour d'être l'ancêtre dont le souvenir va peu à peu s'estomper?

Après une chute vertigineuse et douce, je me retrouve - quelle surprise - dans un immense jardin à l'anglaise, où s'épanouissent sans tenir compte des saisons les fleurs que je préfère, des iris aux violets incandescents, de délicates pivoines, sous différentes variétés de magnolias, des ginkgos-biloba, seuls arbres ayant résisté à Hiroshima, des araucarias sculpturaux.

Je marche tranquillement, puis j'arrive devant des bâtiments immenses mais esthétiques. Mon sens de l'orientation ne s'est pas amélioré, et j'entre au hasard dans une sorte de hangar où parmi des objets hétéroclites, je reconnais une couronne d'épines et une grande croix abandonnées dans un coin. Je poursuis mon chemin et entre dans la salle d'attente. Je ne m'y sens pas seule, il y a beaucoup de « nouveaux morts ». Quand arrive mon tour, Saint Pierre déplie l'arbre généalogique sur lequel j'avais noté mes ascendants. Je ne sais par quel miracle je suis au centre et je découvre que cet arbre a été complété par des générations de descendants. Saint Pierre m'accueille en me disant : « *Je vous accorde le droit de laisser un message d'adieu à ceux que vous venez de quitter au purgatoire. Ils ignorent où ils sont alors, veillez à préserver ce Grand Secret* ». Je ne le trouvais pas si mal, ce purgatoire, et j'ai un regret de l'avoir quitté. Mais je vais pouvoir retrouver ceux qui m'ont précédée : Maman, avec qui je n'avais pas besoin de parler pour me sentir en osmose ; mon père, toujours muni d'un jeu de dames et d'un rubicube ; tante Yvonne, qui me semblait une fée tant elle était distinguée et parfumée ; oncle Jean, architecte, qui créait de si jolies miniatures de maisons sous mes yeux d'enfant émerveillée.

Et je vais pouvoir faire connaissance des générations qui m'ont précédée. Une autre bonne nouvelle m'attend. Je reverrai un jour mes enfants et mes petits-enfants quand ils auront accompli leur temps au purgatoire.

Je reprends mon chemin, passe devant une salle de concert où un joli programme est annoncé : « La danse macabre » de Saint-Saëns, « Dans les steppes de l'Asie Centrale » de

Borodine et - Oh joie - « le Boléro » de Maurice Ravel, dansé par Jorge Donn. La salle suivante est un immense atelier. À la porte, il y a une liste d'attente avec les noms d'artistes invités à progresser avant d'entrer dans le Saint des Saints. Marcel Duchamp, dont le bidet n'a pas été apprécié, Jeff Kuntz, dont le chien en céramique a semblé simpliste. Après quelques coups discrets à la porte, je pénètre dans l'atelier où - miracle - je distingue quelques-unes de mes toiles parmi celles de Léonard de Vinci, Gustave Klimt, Alfons Mucha, Blanche Odin, une aquarelliste dont j'apprécie tant les portraits de fleurs vaporeuses, aux coloris délicats et vibrants. Il y a aussi des chevalets, des châssis, des pinceaux, et des médiums en quantité. Je retrouve - délicate attention - les toiles que j'avais dessinées.

Je commence à penser que je vais me plaire au paradis!

Point de vue

Les deux hommes se rencontraient pour la première fois. Le professeur essayait, comme il le faisait à chaque fois, de deviner les motivations de son interlocuteur : Clément, un jeune homme à l'allure sportive. Avant de poser ses questions rituelles, il commença à rappeler ce que la banque du handicap attendait de ses « prenants » comme il aimait appeler les personnes volontaires pour prendre un handicap. Il lui expliqua que la phase préparatoire demandait de la disponibilité, qu'il fallait savoir créer un lien avec la personne handicapée et que l'après-transfert n'était pas toujours sans conséquence. Les lèvres serrées, Clément fixait la fenêtre. Devant l'attitude hermétique de Clément, il précisa :

« Nous avons un service psychologique qui pourra vous épauler en cas de nécessité. »

La réaction ne se fit pas attendre

« Oh ! Là je vous arrête tout de suite, j'ai l'habitude de me débrouiller tout seul avec mes problèmes et je ne fais pas confiance a priori à une personne qui n'a pas dû sortir beaucoup le nez de ses livres. »

Au moins il m'écoute se dit le professeur, il en profita pour le questionner sur ses motivations.

« J'ai découvert votre société par les journaux. Je suis moi-même journaliste et le sujet m'a intéressé. »

— *Vous souhaitez faire un reportage?*

— *Non en fait j'étais photographe de guerre et je suis resté choqué par les scènes de violence et de cruauté dont j'ai été témoin et pour cette raison, j'ai pensé qu'avoir Alzheimer pour quelque temps pourrait me permettre de souffler un peu. Je crois avoir lu que l'on pouvait choisir la période que l'on voulait oublier?*

— *C'est exact, mais nous avons décidé d'arrêter le transfert Alzheimer car il soulageait bien les prenants mais les donnants n'en tiraient pas de bénéfice. Ce qui est le but premier de notre entreprise.»*

Sans plus attendre Clément ramassa son sac en soupirant et se souleva de son siège. Le professeur l'arrêta de justesse :

« *Attendez, j'ai une proposition à vous faire... »*

Clément regarda sa montre et se rassit.

— *«Je vous écoute.*

— *Devenir non-voyant pour un week-end pourrait peut-être vous être bénéfique. Mettre au repos ces yeux qui ont trop vu, éveiller vos autres sens... oui, car avec le handicap sont transmises toutes les facultés que le donnant a pu développer pour compenser son handicap. Qu'en pensez-vous?*

— *Vous manquez de candidats, c'est ça? Ce que vous me proposez n'a pas grand-chose à voir avec ce que j'attendais.*

— *Le professeur sentit qu'il risquait de perdre patience et préféra abrégé la conversation, même si effectivement il rencontrait des difficultés à trouver des prenants pour la cécité.*

— *Je vous laisse réfléchir.*

— *Non, c'est bon je suis d'accord.*

— *Dans ce cas, passez au service « Préparation », ils vous établiront un planning. Il est très important de le respecter, c'est un bon conditionnement pour les deux jours qui vous attendent. »*

* * * *

Dès la fin de l'entretien le professeur repensa à la jeune femme non-voyante qu'il avait reçue la semaine précédente. Il avait été touché par l'impression de douceur et de fragilité qui se dégageait d'elle. Il avait eu du mal à l'imaginer dans son métier de kinésithérapeute. Après quelques minutes de conversation il avait réalisé que sa fragilité n'était qu'apparente et qu'elle pouvait être une excellente candidate au transfert.

Il décida très vite de la contacter pour lui proposer un transfert avec le photographe.

* * * *

Lorsqu'elle reçut l'appel Laetitia était en visite chez ses parents, la grosse tête de son Labrador reposait sur ses cuisses et sa main fine caressait inlassablement son crâne soyeux.

Quand elle raccrocha, ses parents avaient deviné que l'aventure allait commencer. Ils avaient tous les trois les larmes aux yeux, partagés entre la joie et l'angoisse.

Quand elle était enfant, ses parents lui avaient appris les couleurs. Pendant des jours ils tentaient de lui présenter une couleur sous toutes ses formes : un objet à toucher, une musique, une odeur, un aliment. Cette couleur était le sujet de conversation principal pendant les repas. La petite jouait avec eux à « si c'était... ». Toutes les couleurs avec leurs nuances y étaient passées. Le gris et le noir avaient été oubliés.

Aujourd'hui ils se demandaient si la méthode était la bonne et s'ils n'avaient pas surprotégé leur fille.

Aujourd'hui elle s'inquiétait déjà de l'après, du retour à la non-voyance, comment elle l'accepterait.

Il leur restaient presque deux mois pour se préparer. Une première réunion aurait lieu la semaine d'après.

* * * *

La première rencontre entre Laetitia et Clément eut lieu à la Banque du handicap. Le professeur les avait laissés seuls le temps qu'ils fassent connaissance. Laetitia sentit immédiatement la nervosité de Clément mais aussi sa détermination.

Il n'avait pas imaginé que son donnant fut une femme et cela le perturba quelques minutes. Il se demandait si elle n'allait pas lui transmettre une part de sa féminité.

Comme souvent le chien faisait diversion et permettait d'engager la conversation. Il fut donc présenté à Clément et en chien bien élevé, Duke s'approcha de lui espérant une caresse. Aussitôt Clément se recula :

« Qu'est-ce qu'il me veut ? »

— Sûrement des caresses. Il veut vous conquérir. Il fera partie du transfert. Il saura vous mettre en sécurité et vous pouvez me croire il est bien plus utile qu'une canne. Depuis que je l'ai, ma vie a changé.

— Je préfère ne pas le prendre, je n'ai vraiment pas l'habitude avec les animaux »

Laetitia sourit devant la réticence de Clément, elle ajouta :

— « Vous n'avez pas à avoir peur, Duke lui a l'habitude avec les non-voyants. Nous ferons quelques sorties ensemble pour que vous puissiez vous comprendre. »

Elle ne le vit pas rougir, mais sentit quand il accepta de le prendre, qu'il avait été piqué dans son orgueil.

* * * *

Le professeur attendait Laetitia et Clément. Cela faisait bientôt dix ans que les transferts existaient mais pour un premier transfert entre deux nouvelles personnes le trac était toujours présent et le moment important, surtout lorsqu'il s'agissait comme aujourd'hui d'une aveugle de naissance.

La salle de transfert était prête et toute l'équipe en place. Il était difficile d'imaginer toute la technologie dissimulée dans cette pièce et on aurait pu la confondre facilement avec une salle de relaxation. Les psychologues et médecins se situaient dans une salle attenante. Clément et Laetitia arrivèrent en même temps. Le professeur les installa et leur rappela les étapes du transfert.

« Le transfert va durer une demi-heure, vous aurez les yeux bandés. Puis vous attendrez une heure supplémentaire avec l'équipe médicale avant de rentrer chez vous. C'est le temps nécessaire pour que l'ensemble des capacités de tous les sens soient transmises. Laetitia, c'est vous qui choisirez quand vous souhaitez ôter le bandeau.

— Mes parents sont dans la salle d'attente et je veux le retirer quand ils seront là. C'est eux que je veux voir en premier. »

À ces mots sa voix s'étrangla. Le professeur enchaîna très vite.

« Êtes-vous prêts ? »

Deux « oui » hésitants furent entendus.

Semi-allongés chacun dans un fauteuil qui se faisait face, ils tenaient fermement les poignées installées au bout des accoudoirs. Ils entendirent un bourdonnement accompagné d'une légère vibration des fauteuils. Au même moment ils eurent l'impression que leur cœur s'arrêtait de battre et que

leur tête partait en arrière avec une très forte impression de vertige. Petit à petit les sensations s'apaisèrent, le bourdonnement et les vibrations cessèrent. Ils se sentaient nauséux, mais surtout inquiets pour la suite de l'expérience.

* * * *

Le professeur entra dans la salle d'attente.

« Votre fille vous attend.

— *Ça s'est bien passé ?*

— *Parfaitement bien. Ne vous inquiétez pas. Respirez tranquillement et on y va. »*

Après quelques instants ils réussirent à reprendre leur souffle et à se lever pour suivre le professeur.

Elle les sentit arriver. Tout de suite elle ôta son bandeau et regarda ses parents. Elle put enfin voir ce qu'était un regard plein d'amour. Ses premiers pas furent hésitants, elle ne savait plus reconnaître les pièges de la marche. Heureusement, comme prévu au bout d'une heure les capacités à se positionner dans l'espace furent transmises. Elle put repartir entourée de ses parents. Elle avait quarante-huit heures pour réaliser tout ce qu'elle avait prévu.

Clément partit avec Duke tout étonné de changer de maître. Le taxi était commandé, les plats au congélateur. Il avait décidé de ne pas sortir du week-end.

* * * *

Le premier réflexe de Laetitia fut de regarder en l'air, enfin elle voyait le ciel.

« C'est bleu ? »

— *Non aujourd'hui c'est gris.*

— *Quelle couleur magnifique!»*

Ses parents sourirent en se disant qu'elle n'avait pas fini d'être émerveillée.

Effectivement ils ne furent pas déçus. Ses questions fusaient inlassablement.

Le soir ils demandèrent grâce et allèrent se coucher. Elle passa quelque temps devant la télévision et fut vite épuisée par la vitesse avec laquelle s'enchaînaient les différentes scènes.

Le lendemain, après quelques heures de repos, elle souhaita sortir seule. Elle voulait prendre son temps et observer le comportement des gens dans la rue. Elle fut épatée par leur capacité à se frôler sans se heurter tout en continuant à fixer leurs téléphones.

Elle se rendit compte également que ses yeux avaient tendance à s'égarer vers des décolletés et des rondeurs féminines, elle sourit en repensant que c'était bien une vue masculine qu'elle avait en prêtre.

Elle finit par perdre ses repères et dut demander sa route pour rentrer chez elle. Ne pas savoir lire la frustra énormément. À peine arrivée, sa vue s'obscurcit. Elle s'installa confortablement et attendit sereinement le retour à son quotidien et surtout le retour de son chien qui lui avait beaucoup manqué.

* * * *

Clément, qui avait choisi de ne pas être aidé, regrettait cette folie. Malgré tous les entraînements à arpenter les pièces de son appartement, à essayer de mémoriser les nombres de

pas dans un sens et dans l'autre. Il était perdu, se cognait partout, faisait tout tomber. Il n'était plus question de regarder légèrement entre ses paupières, le noir était total. Duke ne savait pas comment l'aider, son dressage étant prévu essentiellement pour des marches à l'extérieur. Il finit par réussir à se faire un café et à s'installer dans son salon. Jamais, même quand il avait arrêté de fumer, son café ne lui parut si bon. Il regrettait de n'avoir prévu pour son week-end que des plats industriels.

Il entendait les bruits de son immeuble : des pas, des voix, l'ascenseur. Il aurait préféré de la musique, mais là encore il n'avait rien prévu. Il n'écoutait que des disques vinyl et l'opération lui paraissait insurmontable.

Il en était là de ses cogitations lorsqu'il entendit Duke s'approcher et reconnut son coup de museau bien décidé. Il s'apprêtait à le caresser lorsqu'il sentit sa laisse dans sa gueule. Le message était clair et lui fit se rappeler qu'il avait bien sûr des besoins physiologiques et qu'il ne pouvait pas couper à la sortie.

Lorsqu'ils entrèrent dans l'ascenseur et que le « *Bonjour* » de Madame Habrial éclata, il se crut maudit. Cette petite grand-mère pleine de vivacité l'agaçait. Elle ne manqua pas de lui poser des questions sur la présence du chien. Il lui expliqua en trois mots la situation. Il se croyait sauvé en arrivant au rez-de-chaussée, mais son manque de concentration et son inexpérience ne lui permirent pas de la fuir. Il accepta qu'elle l'accompagne dans sa promenade, qu'elle lui achète du pain et un gâteau et même qu'elle revienne le lendemain pour la sortie matinale de Duke.

Finalement il trouva que sa rencontre avait été plutôt une chance. Elle lui avait permis de dissiper son angoisse. Il se

mit un téléfilm en audiodescription et s’amusa à imaginer les images.

Il se coucha et s’endormit bercé par la forte respiration de Duke installé au pied de son lit.

Le lendemain il fut réveillé par le coup de sonnette tonitruant de Madame Habrial. Heureusement Duke, mieux réveillé que lui, réussit à le guider vers la porte. La journée commençait.

Il fallait qu’il réussisse à écouter de la musique. Il n’avait pas d’autre choix que de demander de l’aide, à ce moment le téléphone sonna. C’était son collègue et ami Pascal qui venait aux nouvelles. Clément lui expliqua la situation. Pascal trop impatient de partager cette expérience arriva aussitôt. Il organisa leur journée :

Nous allons commencer par une marche le long de la Seine pour rejoindre le restaurant « Sur les quais ». Après le repas un concert Bach au violoncelle à Saint-Germain-L’Auxerrois.

Je ne suis pas très amateur de ce genre musical, mais OK je me laisse faire.

La promenade fut des plus agréables. Le soleil était doux, la ville au ralenti et Clément se livra à son ami comme il ne l’avait jamais fait. Était-ce la main de Pascal sur son bras, le fait de ne pas voir le visage de son ami qui l’aidèrent à lui raconter ses cauchemars et ses angoisses ?

Ils arrivèrent au restaurant. Duke en chien bien élevé se faufila tout de suite sous la table qui leur était réservée.

Pascal commença à lire la carte à Clément. Lorsqu’un plat passa à côté d’eux Clément s’exclama :

« Je t’arrête tout de suite, je veux des coquilles Saint-Jacques avec une fondue d’endives. De tout ce que j’ai pu sentir c’est ce qui me fait le plus envie ».

— « Bravo ! Je suis complètement bluffé. C'est là que l'on voit que l'argent n'a pas d'odeur car le prix tu ne l'as pas deviné. Allez, oublions ces petits problèmes terre à terre et faisons-nous plaisir ! »

Effectivement c'est ce qu'ils firent. Le repas fut à la hauteur de leur espérance. Tout était parfait et Clément se sentit l'âme d'un fin gastronome. Toutes les saveurs éclataient dans sa bouche. Il décrivait ses sensations à Pascal, qui avait pris les mêmes plats, et guidait ainsi son ami dans leur dégustation.

Après ce mémorable repas, l'heure du concert était arrivée. Ils entrèrent dans l'église fraîche et humide avec Duke qui ne semblait pas un habitué des lieux. Il ne restait que peu de places, on les dirigea vers le premier rang. Ils n'eurent que le temps de s'installer sur les chaises inconfortables et les musiciens entrèrent. Après quelques petits signes de tête la musique emplît l'espace et serra la gorge de Clément, même Duke avait perdu son flegme et fixait les virtuoses. La musique s'apaisa et Clément reprit son souffle. S'ensuivit une mélodie à la fois simple et harmonieuse, il se mit alors littéralement au diapason de cette musique, son corps vibrait, le temps s'était arrêté.

Un peu avant la fin du concert, la musique lui sembla plus sourde, il commença à voir des lueurs. Petit à petit, il retrouvait la vue.

Lorsqu'ils sortirent, il décida de se rendre directement chez Laetitia pour lui ramener Duke.

* * * *

Laetitia avait ouvert sa porte avant même qu'il n'ait eu le temps de sonner. Les retrouvailles avec Duke furent tumultueuses. Elle proposa à Clément d'entrer pour qu'ils prennent le temps de se raconter leur week-end. Il admira la facilité avec laquelle elle se déplaçait et sa dextérité pour préparer et servir le café. « *Alors ?* » commença-t-elle.

Il lui avoua combien sa préparation avait été insuffisante pour faire face à toutes les difficultés liées à la cécité et qu'il n'aurait pu s'en sortir sans aide.

Cela fit rire Laetitia qu'il ait pu s'imaginer qu'une aide était superficielle.

Il lui expliqua que malgré toutes ces difficultés il avait passé le week-end le plus étonnant de sa vie, qu'il lui enviait ses capacités sensorielles et qu'il allait essayer de développer ses propres sens en fermant régulièrement les yeux. Il se mit à détailler sa journée. Contrairement à ses habitudes il était intarissable.

Laetitia partageait avec lui sa joie et souriait à son excitation.

Ce fut à son tour de raconter son expérience :

« Bien sûr ça a été bouleversant. Voir enfin mes parents. Mais pour tout dire je suis restée perdue. Pour moi tous les visages étaient les mêmes. Je n'avais aucun repère pour me déplacer. Je devais constamment demander de l'aide. On me montrait des indications que je ne savais ni repérer ni lire. Je me demande ce que pouvaient penser les gens. Je me suis quand même fait plaisir en aidant quelques personnes âgées à traverser la rue, ça m'a vraiment réconfortée. J'ai été trop ambitieuse, j'aurais dû sortir accompagnée, moi aussi j'avais besoin d'aide. Souhaitez-vous continuer l'expérience ?

— Très volontiers, quand vous voulez ! »

Ils réfléchirent ensemble à ce que pourrait être leur prochain transfert. Ils convinrent de visiter le Musée du Louvre. Clément très enthousiaste anticipait déjà la sortie.

— *« Vous verrez des tableaux, cela vous apprendra à regarder et non pas à voir. Vous pourrez découvrir ce qu'est une vision sublimée d'un artiste. Cela conviendra sûrement à votre sensibilité. »*

— *C'est drôle qu'un photographe aime autant la peinture.*

— *Mais une photo peut être aussi une œuvre d'art.*

— *Pourtant vous en avez souffert.*

— *Oui mais le contexte était trop violent, toute créativité était impossible. Ce n'était que la surenchère dans l'horreur. »*

* * * *

Laetitia et Clément continuèrent très régulièrement à faire des transferts. Ils y prenaient chacun beaucoup de plaisir et ils s'enrichissaient des qualités de l'autre. De plus en plus souvent ils organisaient des sorties ensemble. Et puis un jour Laetitia annonça à Clément une grande nouvelle :

« Une nouvelle opération a été mise au point pour ma cécité. L'ophtalmologiste qui me suit me l'a proposée. Je suis folle de joie ! »

— *Ah bon ! Mais ce n'est pas risqué ?*

— *Quel risque ? Ne plus voir ! »*

Clément était atterré. Il s'était habitué aux sens de Laetitia et se les était attribués. Son visage était décomposé. Il tenta de lui expliquer son désarroi :

« Excusez-moi. Je réagis d'une façon égoïste, je m'étais tellement habitué à ces transferts. J'avais l'impression de n'être encore qu'au début de l'aventure. »

— Vous pourrez continuer avec quelqu'un d'autre!

— Je crois qu'il me faudra du temps avant d'accepter ce changement. Je vais avoir l'impression de reprendre à zéro.

— Pour ma part j'aimerais que vous continuiez à m'épauler, la vue demande un tel apprentissage!

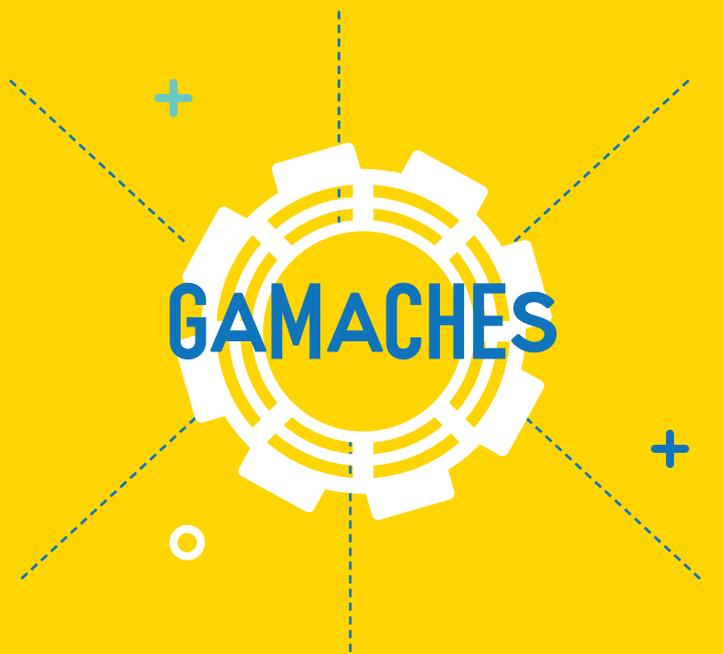
— Très volontiers, cela me consolera. C'est gentil à vous de bien vouloir m'associer à votre joie. »

Quelques mois plus tard Laetitia avait retrouvé la vue et sa vie était définitivement transformée.

Clément apprit à lire et à écrire à Laetitia. Laetitia fit découvrir la musique et les couleurs de la vie à Clément. Ils continuèrent à faire des transferts avec d'autres handicapés.

Ne vous étonnez donc pas si un jour vous croisez un aveugle poussant la chaise roulante d'une infirme!





GAMACHES

✿ L'ŒIL

*Texte de Maria Baliva, Evelynne Vicq, Philippe Année, Francine Chrétien,
Stéphanie Crouette, Rémy Bellart*

✿ DERRIÈRE L'ÉCRAN

*Sandrine Valléry, Micheline Vaujois, Maria Pires, Séverine Vaujois,
Martine Ferment, Maryline Faurie, Henriette Bellart, Danielle Testu,
Josiane Holleville, Hong Ying Payage, Martine Vandenneste*

L'Œil

Jeanne Samba activa la capacité thermique de son œil bionique et les quatre silhouettes colorées se détachèrent dans l'obscurité.

La caméra oculaire se déclencha et transmit les images de l'échange en cours.

Au signal de Jeanne, les policiers postés à travers le quartier émergèrent de leurs cachettes.

Les criminels tentèrent de s'enfuir, mais leur emplacement précis était connu et, en un rien de temps, ils furent plaqués face contre terre.

La voix de son partenaire résonna dans l'oreillette de Jeanne.

« Samba, Vicq n'est pas avec eux. »

Jeanne sentit son cœur s'accélérer ; elle cherchait ce salaud depuis bien trop longtemps pour lui permettre de s'échapper. Rapide, elle scruta les alentours. Son œil zoomait, faisait le point à toute vitesse. Soudain, elle repéra une forme.

« Il est sur le pont ! »

Aussitôt, les sirènes se mirent en route et les voitures foncèrent vers le lieu indiqué.

Jeanne s'élança dans leur direction et la voix de son partenaire lui parvint dans l'oreille.

« On le tient ! On arrive ! »

— *Génial!*

— *Prépare-toi à faire la une.* »

Dès le lendemain, en effet, Jeanne se tenait aux côtés de son commissaire, face à une flopée de journalistes.

« *Vous faites partie d'un programme de recherche?*

— *Oui, celui du professeur Baliva.* »

Les souvenirs remontèrent comme une vague. Elle se rappelait la course-poursuite, le choc, la douleur qu'elle avait ressentie. Puis sa terreur à la pensée qu'elle ne pourrait plus jamais aller sur le terrain.

C'était là que Mario Baliva était venu la trouver. Il avait mis en place un protocole et cherchait des volontaires. Il s'agissait de remplacer les yeux des participants par des yeux bioniques, capables de prouesses et de performances que seule la science pouvait permettre.

Jeanne avait accepté presque aussitôt. On avait tenté de la dissuader, ces nouvelles technologies étaient incertaines, il était préférable d'attendre que d'autres l'expérimentent avant elle, mais pour elle, quitter la police était impensable.

Son nouvel œil lui avait conféré des capacités incroyables, qui lui étaient d'une grande utilité dans l'exercice de son métier. Avec le recul, cet accident était presque une chance.

« *Une photo?* » proposa un reporter.

Jeanne hocha la tête et esquissa un sourire. Les flashes crépitèrent.

Elle se sentit éblouie par la puissance des lumières, cligna, mais les petites étoiles qui dansaient sur ses pupilles ne s'estompèrent pas comme attendu.

Son œil ne lui transmettait plus aucune information. Les flashes semblaient l'avoir détraqué. Elle laissa la conclusion de la conférence à son commissaire et quitta la scène.

Se déplacer était difficile, aussi arrêta-t-elle un taxi afin qu'il la conduise auprès du professeur Baliva. Elle entra dans son bureau en trombe :

« Professeur, c'est pas normal, il faut m'aider ! »

La colère et la panique se partageaient en elle. Le scientifique l'enjoignit à lui expliquer ce qui lui arrivait et elle lui décrivit ses symptômes et la façon dont ils étaient survenus.

« Je vais m'occuper de vous.

— Qu'est-ce qui m'arrive ?

— Ne vous en faites pas. Tout ira bien. » Son ton était rassurant, la respiration de la policière s'apaisa légèrement. Elle était entre de bonnes mains. *« Vous êtes une pionnière, Jeanne, c'est normal qu'il y ait quelques problèmes, mais rien de dramatique soyez-en certaine. Je vais réparer votre œil. »*

Il la fit s'asseoir sur une chaise chirurgicale entourée d'écrans et d'instruments métalliques robotisés.

« Je vais vous anesthésier, vous ne sentirez rien. »

Ce disant, il planta une seringue dans sa paupière inférieure. À l'aide d'un écarteur, il maintint son œil ouvert et y fit couler quelques gouttes afin d'en conserver l'humidité.

« Maintenant, je vais faire glisser des nano-robots sous votre paupière. Ils résoudreont les problèmes techniques rencontrés par votre œil. »

Malgré l'anesthésie, Jeanne ressentit d'étranges vibrations, il lui parut entendre des crépitements à l'intérieur de sa boîte crânienne. Elle se concentra sur sa respiration. Tout irait bien, le professeur Baliva allait tout arranger. Tout irait bien...

Les compétences de l'agent Samba avaient si bien convaincu ses supérieurs, qu'un an plus tard, la majorité des policiers étaient équipés d'un œil bionique.

Grâce à cette transformation, les forces de l'ordre étaient plus compétentes, efficaces et les citoyens affirmaient se sentir, plus que jamais, en sécurité.

Marco Baliva était ravi, les choses se déroulaient exactement selon son plan.

Les nano-robots injectés à travers leur paupière contrôleraient bientôt le cerveau des policiers et alors ses ambitions ne connaîtraient plus aucune limite. Le monde allait découvrir le visage de son véritable leader.

Lors d'une patrouille, une vision interpella Jeanne. À plusieurs rues de là, un groupe d'une dizaine d'individus, arme au poing, avançait vers une banque.

Elle porta la main à sa radio pour appeler des renforts, mais son corps se figea et sa gorge se bloqua. Elle avait l'impression d'être prise dans un étau de métal. Incapable de bouger. Incapable d'agir.

Les hommes pénétrèrent dans la banque, sous l'œil exorbité de Jeanne.

Derrière l'écran

« Moi, je veux regarder le match de foot !

— Ah non, il y a une émission sur Tahiti. Tu verras ton match un autre jour. »

La famille Macron se disputait sur le programme télé. Olivier, le plus jeune, gigotait par terre en braillant, énervé par les cris de ses parents, assis dans le canapé. De son côté, la plus grande fille, Alice, pianotait sur son téléphone en attendant que la dispute se termine. Devant eux, la télé, aussi grande qu'un écran de cinéma, était calée sur « *Plus belle la vie* ». Pupu, le chien, observait tout ça en donnant l'impression de rire.

Nounouche s'empara de la télécommande et, sans ménagement, elle sélectionna le programme sur Tahiti. On voyait une plage de sable fin, une mer bleue et des palmiers en bordure. Appuyant sur un bouton, elle ouvrit l'écran comme une fenêtre, et se leva du canapé pour entrer dans la télé. Aussitôt, elle entendit le bruit de l'eau et perçut la chaleur du sable sous ses pieds. Le vent agitait légèrement les feuilles des palmiers dans un bruissement agréable, juste perturbé par quelques bruits d'oiseau dans le ciel bleu. Nounouche se sentait au calme, enfin débarrassée de son quotidien fait de cuisine et de ménage. Elle avait

l'impression de vivre de vraies vacances. Si c'était possible, elle aimerait y rester.

Toutefois, Casimir se jeta dans la scène.

« J'en ai marre d'attendre. Tu passes du bon temps toi, mais c'est bientôt la deuxième mi-temps de France-Allemagne

— Tu peux regarder en replay.

— Je ne suis pas d'accord, je veux le voir en direct. »

Il hausse le ton, son visage devient rouge et il agite les bras, faisant reculer Nounouche.

« Tu veux toujours gagner, j'ai l'impression d'être à chaque fois la perdante. Tiens, le voilà ton match de foot. »

Tahiti fut remplacé par les tribunes du Stade de France. Nounouche quitta la télévision et, de rage, elle ferma l'écran derrière elle. Elle retrouva ses deux enfants et le chien Pupuce sur le canapé du salon. Elle vit son mari qui était heureux. Elle interpella sa fille.

« Plutôt que de toujours pianoter sur ton téléphone, tu aurais pu me défendre !

— Ben, il a l'air d'être heureux papa, comme toi à Tahiti.

— En fait, tout le monde vote contre moi. Je parie que même le chien aurait voté contre moi. Bon, je vais changer les règles. »

Nounouche dirigea la télécommande vers l'écran et appuya pour changer le programme. Les tribunes de foot disparurent et Casimir se retrouva tout seul sur une île en plein Koh-Lanta, sans nourriture ni eau. Se sentant piégé, il frappa de rage contre l'écran pour sortir, mais Nounouche se contenta de s'asseoir sur le canapé, faisant la sourde oreille, et sourit.



MERS- LES-BAINS

✿ LE GOÛT DE LA TOMATE VERTE

Texte d'Arlette Postec

✿ AD VITAM ÆTERNAM

Texte de Sylvia Bourdeau

Le goût de la tomate verte

Elle pose le pied sur la marche et entend :

— « *Vous dépassez le poids réglementaire, allez à pied* ».

Elle tente de monter dans le bus, mais les passagers la repoussent, la jettent vers la sortie. D'autres détournent les yeux, ne pas voir, ne pas savoir. Certains disent :

— « *Non, mais, c'est de sa faute! C'est bien de sa faute à elle si elle dépasse le poids autorisé. Quand on veut on peut...* »

Tétanisée, elle reste sur le trottoir, les bras croisés sur la poitrine. Mince rempart de protection, son cœur bat vite, trop vite, son cœur s'affole et elle sent des larmes lui couler sur les joues.

Elle se souvient, oui tout avait commencé un jour, après une énième campagne du ministère de la Santé pure. Une campagne impulsée par le nouveau dirigeant du pays, le « docteur V ». Comment avait-ont laissé faire cela, comment lui avait-on cédé. Sur les murs, sur les bus, sur les hyperécrans des avenues, on le voyait afficher sa superbe, tout vêtu de blanc, le visage bien lisse sans une ride malgré son âge, Il ressemblait à une statue impérieuse et il souriait de toutes ses fausses dents.

Et puis, on a commencé à entendre des rumeurs, des bruissements, des conversations entre amis. On se parlait en catimini, sans se faire voir, la main sur la bouche. Untel n'avait pas obtenu son prêt pour acheter un appartement. La banque lui avait refusé pour cause de trop grand risque médical. Une telle a dû déménager, quitter son logement au rez-de-chaussée pour un quatrième étage au prétexte qu'elle avait tendance à se laisser aller, à ne pas faire assez d'exercice.

Elle reprend son souffle, son calme et retourne chez elle à pied. Elle a décidé de s'octroyer une journée de repos. Non elle n'ira pas travailler aujourd'hui mais au contraire profiter de ce petit rayon de soleil. Mais elle fatigue de marcher ainsi, elle a envie de se reposer, au calme. Et elle aperçoit, au loin, ce banc qui l'invite à s'asseoir. Mais d'abord une pâtisserie, elle en a envie. Elle sent déjà le goût du gâteau dans sa bouche. Elle s'en délecte d'avance.

— « *Bonjour madame, un Saint-Honoré, s'il vous plaît.* »

— « *Bien sûr, madame, mais avant vous devez poser votre index sur la machine, à l'endroit prévu.* »

— « *Ha! c'est nouveau?* »

— « *Oui, on vient juste de me l'installer. Dorénavant, il y a obligation de contrôler la personne avant de la servir. Allez-y s'il vous plaît.* »

Elle obéit et pose son doigt dans l'interstice prévu et ne peut retenir un « aïe » de surprise.

« Oui, dit en souriant la pâtissière, ça picote un peu. »

Elle regarde son index, une goutte de sang perle à son doigt. Et là, elle entend :

« Votre taux de sucre pour la journée est atteint. Vous ne pouvez plus acheter d'aliment contenant du sucre. Sortez de cette boutique et allez faire du sport ! »

Elle a envie de frapper cette machine et sa voix métallique qui lui vibre les oreilles et lui agace les nerfs. Son cœur qui s'était assagi se réveille et proteste.

Elle en pleurerait de rage, elle n'a ingéré aucun sucre depuis son petit-déjeuner, pour lequel elle a scrupuleusement suivi les directives du dernier décret paru. Ce dernier liste ce que l'on peut manger le matin et ce qui est prohibé. Elle est sûre, elle n'a fait aucun écart.

Dépitée, elle sort de la pâtisserie et à peine a-t-elle commencé à s'en éloigner qu'elle entend : « Psitt ! Restez naturelle, marchez jusqu'à la ruelle sur votre droite ». Intriguée, elle obéit et là, elle voit la pâtissière qui lui présente un carton à chaussure. Cette femme ouvre la boîte après avoir regardé autour et au-dessus d'elle, on ne sait jamais avec toutes ces caméras de surveillance.

Elle voit le Saint-Honoré, bien sûr il lui fait encore envie, mais combien ? Maintenant elle sait qu'un gâteau au marché noir vaut deux jours de crédits repos. Ça fait beaucoup, mais bon, elle a tellement envie de se faire plaisir.

« Bon, vous le prenez ou non, il y aura bien d'autres clients pour me l'acheter, un si bon gâteau et avec du vrai beurre, hein ! pas de l'allégé ou de l'ersatz. Alors ma petite dame ? »

Oh oui, elle aspire encore à se faire plaisir, à s'asseoir sur ce banc, contempler les arbres, les fleurs et enfin, déguster ce Saint-Honoré.

Elle pose sa main, paume contre paume, contre celle de cette femme et le contact s'établit. Deux jours de repos c'est beaucoup, mais à cet instant, à ce moment, ça a de l'importance pour elle. La boîte à chaussure sous le bras, elle affecte un air assuré et serein, détaché même. Par contre elle n'ose plus aller le déguster, ce gâteau sur ce banc. S'il se mettait à lui interdire de poser ses fesses sur ses lattes de bois ! Elle sourit à cette idée, mais son cœur bat la chamade, il faut qu'elle se calme et décide donc d'aller partager ce plaisir gustatif avec Bon, son médecin de famille.

Elle prend le chemin qui doit la mener chez lui, laisse ses pensées vagabonder. Elle s'apaise, se relaxe et ne voit même plus les affiches de propagandes qui la suivent et l'entourent.

- Votre santé, c'est l'affaire de tous !
- Attention ! Les sucres nous envahissent, restons vigilants.
- Dans la rue, on ne veut y voir que de beaux visages
- Interdit aux moches, aux faces ridées et aux personnes en surpoids.

En bref, l'ennemi c'est le plaisir, le bonheur la chirurgie esthétique et l'extase la diète.

Tout en cheminant, elle se gratte la main à l'endroit où il y a quelque temps déjà on remarquait une minuscule cicatrice. Elle la démange encore.

Cette puce implantée, dans sa paume, elle la hait. Elle voudrait l'extraire, l'arracher, la sortir d'elle mais c'est impossible.

Au début, elle a cru pouvoir s'y soustraire. Elle n'en voulait pas et refusait qu'on lui plante cette nouvelle mouche, ce mouchard miniature. Mais, très vite, au travail il lui fut impossible d'ouvrir la porte d'entrée de l'immeuble. Puis, il lui fut également impossible d'ouvrir celle des toilettes. Finalement, contrainte, elle avait abdiqué et les avait laissés lui implanter cette chose dans la paume de sa main. Depuis, elle le savait, ils connaissaient tout de sa vie, tout sur elle, de sa première dent à son premier problème cardiaque. De son solde bancaire aux nombres de jours de congés auxquels elle avait droit. Toute sa vie administrative dans une si petite chose pas plus grande qu'un grain de riz.

Arrivée devant la porte de son médecin, elle remarque que sa plaque a disparu. Elle frappe et l'entend qui arrive. Il s'installe et elle ouvre la boîte à chaussures. Devant son air réjoui, elle sait quel plaisir elle lui fait. Ils mangent avec gourmandise, un air béat sur le visage. Seulement, après, il lui explique qu'il ne peut plus exercer. «Ils m'ont mis sur la liste des « impurs », des « pas 100 % sans gluten » rajoute-t-il avec un sourire d'amertume aux lèvres. « Ce gourou qui nous gouverne a mis en place un numerus clausus ». Et lui ? Eh bien, il n'est plus dans les normes.

« Allez, on ne va pas se laisser aller ! » dit-il tout en sortant d'une cache derrière sa bibliothèque une bouteille de calva.

Tout en sirotant leur verre, ils conversent et espèrent que les choses ne pourront pas empirer.

Le lendemain, elle part travailler à pied. Elle ne veut pas renouveler l'expérience de la veille. Arrivée devant son lieu de travail, elle pousse la porte après avoir posé sa paume sur l'empreinte, obligatoire maintenant dans tous les lieux publics. La porte s'ouvre et là, elle respire, aucune sonnerie, aucune alarme ne se déclenche. Elle monte au neuvième étage, par l'escalier de secours. Son cœur bat très fort, trop fort, et trop rapidement. Elle reste quelques instants sur le palier et quand tout revient à la normale, elle pousse la lourde porte de service qui donne sur les bureaux de son entreprise qui vend du matériel sportif. Des agrès, des accessoires, des livres et toutes sortes de boissons énergisantes et bien sûr les livres du Président de la Pureté Nationale. Cela va de : « *Comment j'ai vaincu les outrages du temps* » à « *Les cent règles pour une vie saine* ».

Une bonne place, par ces temps nouveaux se dit-elle.

En dessous de son bureau, on lui a installé un pédalier. Le premier jour ça lui a fait penser aux vieilles machines à coudre d'il y a si longtemps. Et cette image, d'une femme courbée sur son ouvrage actionnant ce pédalier pour alimenter le moteur de sa machine. Aujourd'hui, ça n'alimente rien, c'est juste pour faire de l'exercice, tout en travaillant.

Au bout d'un certain temps, sa chaise se met à vibrer. Elle doit se lever, elle le fait même si elle n'en a aucune envie, il

le faut. Elle se lève donc, installe sa tablette dans l'espace prévu et met en marche le tapis roulant.

Et là, c'est diantrement difficile, il est indispensable de bien coordonner ses mouvements et ses actions. Oui c'est complexe, d'ailleurs, sa cuisse droite en porte encore les marques.

Elle doit marcher de plus en plus vite tout en alignant les bons chiffres dans la bonne colonne du logiciel. Répondre aux interrogations et aux ordres qu'elle reçoit par le biais de son oreillette.

Lors des quelques pauses autorisées dans la journée, ces collègues ne parlent que de nouvelles recettes diététiques et conformes aux nouvelles lois de santé pure. Elles expliquent aussi comment elles purifient leur intérieur, comment fabriquer soi-même ses crèmes de beauté et ses produits ménagers. Elle n'en peut plus d'entendre parler des mille et une façon de cuire le tofu, le soja. Elle, elle voudrait leur parler de la beauté des arbres que l'on voit par la fenêtre, des odeurs que dégage un bourguignon cuit avec des petits champignons frais et savoureux. Elle voudrait leur faire sentir le bonheur d'une brioche au foie gras accompagné d'un Madiran chargé de soleil.

Au lieu d'ascétisme, le bonheur du gourmet, au lieu d'un verre de lait de riz, la richesse des couleurs et des saveurs d'un vin que l'on peut tourner dans son verre. Leur parler encore et encore de tout ce qui commence à manquer, toujours des odeurs et des couleurs, du poulet basquaise à un far aux pruneaux. Elle s'isole et boit de plus en plus vite cette tisane insipide, seule boisson maintenant autorisée.

De plus en plus repliée sur elle-même, elle finit par ne plus mettre le pied devant la machine à tisanes. Elle préfère rester seule, dans son bureau, seule, de plus en plus seule.

Enfin, la journée se termine, épuisée elle va pouvoir rentrer chez elle. Enfin un peu de repos.

Repos du corps mais aussi de l'esprit, il lui vient des envies de calme mais avant, elle doit passer au supermarché.

Ici aussi, il lui faut poser sa paume sur la balance pour s'identifier, avant d'y poser quelques fruits et quelques légumes qui sont validés. Par contre le yaourt lui, est rejeté ainsi que la minuscule tranche de pâté de lapin. Tout en léchant la goutte de sang qui perle à son doigt, après être passée à la caisse, elle se dit que ce soir ce sera quinoa aux carottes et navets. Un peu de salade, peut-être un fruit. Mais elle sait qu'il lui en reste peu et qu'il faut en garder pour les jours suivants.

Bien sûr, elle pourrait aller dans cette cour sombre où, elle le sait, se pratique le marché parallèle. Mais elle se sent lasse, elle en a assez de tout cela.

Avant de rentrer chez elle, elle décide de retourner voir le docteur. Elle a besoin de parler, de se confier. Elle désire parler à une personne sûre, quelqu'un qui n'ira pas la dénoncer pour quelques crédits de sucre ou de lait.

Mais sa porte est close, il ne répond pas et la concierge ne sait rien ou ne veut rien savoir.

Elle rentre chez elle, le moral en berne, le cœur fatigué et triste. Elle est encore dans ses pensées quand soudain, devant elle, elle voit le barrage. Des officiers du Ministère de

la Pureté ont installé leur portique diabolique. Fébrilement elle regarde autour d'elle, y-a-t-il un moyen de leur échapper? Mais non, ils l'ont repérée, elle doit donc avancer dans la file et attendre, la main paume en l'air, bien visible.

Une femme, en uniforme réglementaire blanc, lui donne l'ordre de se placer sous le portique et de poser sa main sur l'empreinte. Puis d'introduire son index dans l'encoche prévue. Aussitôt fait, tout se met à clignoter, ça bourdonne, ça s'agite, ça cliquette, ça pique. Une longue bande étroite de papier sort d'un interstice. Elle pense à ces vieux électrocardiogrammes, à ceux qu'elles passaient, avant, avant tout ça.

« Bon, votre IMG c'est pas terrible. Il faut vous débarrasser d'au moins trois à quatre kilos superflus. Vos analyses sanguines ne sont pas très bonnes non plus. Voici une convocation pour demain au centre de contrôle du ministère de la Santé pure, baraquement n° 9. Vous devrez aussi y effectuer le test d'endurance prévu dans l'article 102 alinéa 5. Il y est stipulé que vous devrez parcourir quarante kilomètres avec un sac à dos d'un poids minimum de vingt kilos. Ce sac vous sera fourni par l'administration du centre de rééducation mais, vous devrez aller ramasser vous-même, les pierres dans l'enceinte du camp. Vous avez le droit de vous munir d'une petite valise contenant quelques effets et les aliments nécessaires pour votre transport. »

Démoralisée, en piteux état, elle se dit qu'ils vont la garder, la conduire dans un centre fermé de rééducation à la santé pure. Elle sent monter en elle une révolte, non ce n'est plus supportable. Elle rentre totalement démoralisée dans son appartement et y passe une nuit fort agitée. Le lendemain matin, elle prend quelques vêtements et provisions,

elle prépare son prochain départ. Son bagage terminé, elle s'arrête puis décide que, non, elle n'ira pas dans ce centre. Elle détache l'antivol de son vélo et sort de cette ville qui ne lui inspire plus que dégoût, rejet et fureur.

Après avoir pédalé longuement, elle arrive enfin devant une vieille maison perdue au milieu d'un bois. La demeure modeste de sa famille, avec son jardin, son verger et son potager désormais à l'abandon.

Ils auraient été satisfaits de pouvoir quantifier, mesurer, disséquer cet effort pour arriver jusqu'ici. Un rire lui vient, elle se sent bien. Cela ne lui était pas arrivé depuis si longtemps. Là elle peut respirer. Après avoir déposé ses affaires, elle va au fond du jardin chercher des bûches pour le feu. Elle ouvre tous les volets, fait démarrer la flambée et va dans la cuisine. Elle ouvre les placards, les fouille un à un, et découvre une petite boîte de foie gras, une conserve de lentilles, un restant d'huile d'olive, un vinaigre balsamique un peu développé mais qui fera l'affaire. Elle sort les maigres provisions qu'elle a apportées, puis elle retourne dans le jardin, va dans le verger pour ramasser quelques pommes rescapées. Dans le potager, un sourire lumineux l'éclaire, lorsqu'elle découvre des tomates vertes, sa gourmandise, son péché mignon. De retour dans la cuisine, elle s'y affaire longtemps.

Dans la salle elle dresse une table de fête, elle sort les belles assiettes, les beaux plats et la touche finale : un beau verre en cristal. Elle y dispose la salade de lentilles, le foie gras de canard, une autre salade de céréales, une compotée de poireaux, une autre d'oignons et celle de tomates vertes.

Un petit chèvre, un peu bleui, mais qui fleure bon. Elle a eu de la chance, au fond du plus haut placard elle a trouvé un tout petit restant de sucre qu'elle a pu saupoudrer sur les tomates. Reste la fameuse touche finale, elle va à la cave et y découvre un Madiran qui accompagnera tout à fait le foie et un Kefraya rouge. Ce vin libanais gorgé de soleil aussi beau à voir qu'à boire elle s'en sert un verre, en apéritif. Ce soir pas de modération, mais un tourbillon de saveurs, d'odeurs et de couleur. Ce repas est un délice, elle ne sait plus depuis combien de temps elle n'a pas aussi bien mangé et bu.

Et maintenant, elle attend, elle attend le soir.

Elles les attendait, ils viendraient, elle en était sûre. Lovée dans son fauteuil, écoutant un morceau de guitare et profitant de cette belle et bonne flambée dans cette cheminée sans insert, elle les attendait.

Une tasse fumante au doux arôme d'arabica bien sucré à la main, elle sirote et se souvient d'avant, avant tout ça.

Oui, tout avait débuté un jour, après une énième campagne de santé pure.

Ils sont là, elle le sait, elle les entend.

« Bonsoir, Madame, vous négligez votre santé, veuillez nous suivre. Vous ne méritez pas de vivre. »

Novembre 2017

Ad vitam æternam

14 décembre 2094

Son gâteau d'anniversaire lui avait soudain paru fade. Le chocolat avait un goût de papier. La crème était certes onctueuse, mais y avait-il du lait? De la vanille? Autre chose? Il n'aurait pas su dire. Même les cent quarante-neuf bougies soufflées (plutôt quatorze grandes et neuf petites, sinon il aurait fallu une pièce montée, et pour cinq ç'aurait été quand même exagéré) n'avaient pas laissé dans l'air l'odeur habituelle d'allumette brûlée. Pourtant Cliora, Taleza et Kilem avaient fait un effort de cuisine : cinq sachets instantanés, mixés et réfrigérés, un exploit pour ces trois bouffeurs de barres légumineuses qui avaient perdu jusqu'à l'essence même de la cuisine traditionnelle des années 2030. Les bougies c'était l'idée de Malvina, elle avait vu ça sur un vieux YouTube et avait pensé aux hommes des cavernes, un petit clin d'œil à Jean-Marc le dinosaure, comme elle l'avait surnommé. Bien sûr il mangeait des insectes, des légumes et des fruits comme tout le monde, mais parlait d'aliments bizarres : des côtes de bœuf frites, des cassoulets, des pot-au-feu, des lapins en civet! Ah mais quelle horreur! des animaux vivants qu'on tuait exprès! Ils avaient vraiment du temps à perdre, à l'époque, à préparer pendant des heures des nourritures pareilles. Aujourd'hui, on se connectait à sa

tablette et tout arrivait directement un quart d'heure plus tard en barrettes prêtes à mâcher. Quel gain de temps et quelle avancée pour la santé ! Plus nécessaire de calculer les besoins en calories, en sels minéraux et en apports nutritifs, notre puce électronique connectée chaque matin au PC fournissait tous les renseignements nécessaires. De plus c'était délicieux : tofu aux graines de soja à la coriandre, agrémenté de carottes roses et d'épinards à côtes rouges, enrichi aux extraits de scarabée plongeur « *cybister limbatus* » et de vers de farine « *tenebrio monitor* », et en boisson : jus de tomates — goyave avec un trait d'ortie pour les vitamines.

Kilem qui avait trouvé le gâteau délicieux bien qu'exotique, en avait repris. Décidément ce vieux Jean-Marc leur faisait passer un bon moment ! En plus du gâteau d'anniversaire, il leur avait conté des histoires de sa jeunesse. Ils en étaient tous friands. Jean-Marc leur racontait pour la énième fois la guerre mondiale, les attentats, les atrocités auxquelles se livraient les hommes en ce temps-là ; des choses tellement incroyables qu'ils en redemandaient encore et encore, et Jean-Marc détaillait comme un jeu vidéo surréaliste les femmes battues, les enfants torturés, les fous de Dieu tirant au hasard dans la foule, aux terrasses des cafés, au nom de ce Dieu qu'ils avaient inventé et qui semblait le même pour tous, mais dont les différences de dogmes étaient prétexte à s'entretuer. Souvent Cliora demandait pourquoi : la réponse n'avait rien de logique ni d'humain. « Tu racontes n'importe quoi, on ne tue pas au nom d'idées, c'est de la science-fiction ton truc ! ». « Mais non, vous savez les humains n'étaient pas encore « pucés » et internet ne touchait qu'une infime partie du monde. Il aura fallu presque un siècle pour que cesse la barbarie et que le monde se stabilise grâce au web.

Vous vivez dans un monde facile où tout est prévu, orchestré, où les hommes sont des êtres informatisés et régulés, mais avant c'était très différent, ils avaient leur libre arbitre et agissaient selon les pulsions de leur cerveau à eux, pas de celui du web, vous comprenez.

Ils ne comprenaient pas, mais ça ne faisait rien, ils avaient écouté leur papy préféré, avaient fait un peu fonctionner leur imagination, tout au moins ce qu'il en restait et repartaient vers leurs chers écrans où le monde tournait rond, où les guerres n'existaient plus, où les animaux vivaient en paix et où les véganes se réunissaient sous les arbres des parcs pour jouer en ligne où se promener en 3 D.

Rentré dans son modeste appartement au dix-huitième étage de la tour « Inside the World », délire architectural de la nouvelle construction positive, Jean-Marc voulut en avoir le cœur net. Il déboucha la vieille bouteille de « white spirit » qu'il gardait sous l'évier au cas où, et là, il eût comme un vertige : rien ! ça ne sentait rien ! Il se rua sur l'eau de Javel : rien non plus ! juste un picotement de la muqueuse, la bouteille de parfum sur l'étagère de la salle de bain, rien ! le shampooing, rien ! Il passa en revue tous les flacons des niches murales, tous les aliments interdits qu'il cachait dans le frigo, goûta, huma, respira ! rien ! décidément rien !

C'était donc ça le premier effet secondaire qu'ils avaient annoncé. Jean-Marc avait espéré passer au travers pendant ces quatre-vingts années, et voilà que la chose se manifestait crûment, sans signe avant-coureur.

Les autres, vite, il fallait appeler les autres, en avoir le cœur net ! Il se rua sur l'ordinateur et chercha fébrilement dans son répertoire.

« François ? Salut »

Une voix paresseuse répondit « Oui ? C'est toi Jean-Marc, quelle tête tu fais, vieux ! Un blem ? Moi, non rien, je vais bien. L'odorat ? Ah oui il a baissé un peu depuis quinze jours, mais je sens encore les odeurs de carburant au terminal, enfin je crois. À propos, bon anniversaire vieux ! »

Il appela Didier. « Mon odorat, non, mais le goût, plus du tout. L'autre jour qu'est-ce que j'ai ri, j'ai mis du sel en poudre au lieu de sucre sur des crêpes, Maëli a failli vomir et m'a demandé si je n'avais pas Alzheimer ».

Jean-Marc contacta les neuf autres, aucun n'avait les symptômes, sauf Christian qui évita tout commentaire et Marie. Il l'aimait bien Marie, peut-être même avait-il été amoureux un temps, mais il avait gardé juste une amitié sincère, le sexe, ça ne faisait plus partie du programme depuis longtemps. Marie ne sentait plus rien non plus mais avait mis ça sur le compte d'un gros rhume le mois dernier. Comme elle était belle avec ses longs cheveux roux qui lui encadraient un visage resté poupin, avec de grands yeux noisette, parfois verts. Marie était une belle femme de cent vingt-cinq ans, aux traits marqués par les sourires qu'elle distribuait sans retenue.

Elle savait y faire avec les hommes, ceux de sa génération bien sûr, mais à quoi bon quand il n'y a plus que l'enveloppe pour faire illusion. Jean-Marc n'avait pas réussi à joindre Michel, et Marie non plus n'avait plus de nouvelles de lui depuis un mois. Un détail lui revint pourtant, ils étaient allés voir ensemble la rétrospective Basquiat au Musée du Louvre et pendant la visite Michel avait semblé absent, presque mal à l'aise.

Elle avait mis cela sur le compte de la foule et de la chaleur : « *Tu sais, Michel n'a jamais aimé la foule, il s'est cogné dans les gens, je crois que ça l'a énervé; au fait tu as cent quarante-neuf ans aujourd'hui, alors on fait la bringue l'année prochaine pour les cent cinquante. J'ai un plan pour des huitres et du crabe, provenance directe du Cotentin, du marché noir avec un gars qui a un bateau. Alors hein! je compte sur toi?* »

Il se laissa tomber dans son fauteuil. Le vieux cuir émit un bref gémissement. Il n'avait plus la force tout à coup. Les images tournaient en boucle. Il se souvenait de tout : de la joie avec laquelle il avait souscrit, quatre-vingts ans plus tôt, au programme de biologie cellulaire du professeur Devilliers.

Une enzyme capable de vous donner l'éternelle jeunesse, sans fatigue, ni troubles, ni maladies graves ou dégénératives. En revenant de Mars, la sonde américaine l'avait rapportée dans ses entrailles. L'espoir pour toute une humanité de repousser à jamais les limites du temps et de garder son corps dans l'état de jeunesse et de santé d'un mec de trente ans.

Ils étaient trente à avoir accepté le protocole, mais on avait vite déchanté en découvrant les terribles « effets secondaires » : perte des cinq sens un à un, puis sorte de schizophrénie qui s'emparait des cerveaux emprisonnés dans des corps quasi réduits à l'état végétatif. On avait tout stoppé; remis le programme et ses protagonistes aux oubliettes avec tous les autres projets abandonnés faute de capitaux. Et puis le lobbying des cosmétiques et autres pharmacopées du jeunisme avait pris soin de bien enterrer toute tentative de récurrence. Peut-être qu'en poussant les tests, les recherches auraient fini par aboutir, on avait bien réussi pour le cancer

et le sida, mais là c'était tout bénéfice pour les assurances sociales, tandis que repousser la mort indéfiniment, cela avait un prix, trop élevé pour le Ministère de la Santé. Alors... tant pis pour cette petite « armée des trente singes » qui ne représentait qu'une goutte d'eau dans l'océan de l'humanité. On avait été contraint même d'euthanasier les dix-huit sujets qui avaient gardé plus de trente ans une vie végétative, la plupart sur un lit d'hôpital dont les héritiers, morts depuis longtemps, ne payaient plus la facture à l'assistance publique.

Mais pour les douze restants, tout s'était bien déroulé. Huit hommes et quatre femmes de cent quarante-cinq à cent cinquante ans, gambadant comme des jeunots de quarante, avaient gardé cheveux, dents et mobilité. Leurs tests à l'effort auraient fait pâlir un athlète olympique en retraite et leur souplesse n'avait rien à envier aux contortionnistes de music-hall.

Aujourd'hui avec la puce électronique insérée à la naissance, la santé de tous les citoyens était contrôlée en permanence, la nourriture adaptée, et les humains vivaient longtemps, en bonne santé, sans que cela ne coûtât un sou à l'État. Au contraire, avec la retraite repoussée à quatre-vingt-dix ans et l'espérance de vie moyenne à cent-dix ans, l'argent rentrait dans les caisses et en ressortait à hauteur d'un quart seulement. Restait encore le problème de la maladie d'Alzheimer qui n'était pas tout à fait résolu, mais en bonne voie.

15 janvier 2094

Jean-Marc se réveilla et éprouva dans tout son corps une étrange sensation, comme si sa peau était un linceul de ouate. Il se leva, son corps lui semblait étranger, comme

plaqué sur lui, mais en dehors de lui. La même sensation quand le dentiste vous anesthésie une molaire. Mais c'était encore différent car cela ne touchait pas tout le corps ; les jambes tenaient le bassin mais les pieds ne touchaient pas le sol. La tête était lourde, tombait en avant ou en arrière. Il voyait ses bras mais c'était comme si ses mains n'étaient pas les siennes, les doigts fléchissaient mais ne pouvaient rien serrer. Comme une poupée de chiffon, il toucha son cou, et trouva un tronc rugueux. Il passa ses doigts dans ses cheveux encore bruns, ce fut comme toucher du gel visqueux. Il voulut s'avancer, ses genoux plièrent mais il ne sentit pas son pied toucher le parquet, il tomba en avant et ce fut le trou noir.

13 janvier 2095

Il lui semble qu'il est allongé là depuis une éternité. Il fait sombre, à peine si l'on distingue des silhouettes floues et grises. Il n'a pas froid. Il n'a pas chaud non plus. Il entend, plus qu'il ne distingue, l'infirmière près du lit. Il sait que c'est l'infirmière, elle le lui a dit dans un rêve. Elle s'appelle Mademoiselle Joly, cela ne s'invente pas, il pressent qu'elle est jolie car elle flotte comme un ange diaphane autour du lit. Il sent le souffle de ses voiles blancs qui se déplacent quand elle entre dans la chambre. Elle vient tous les jours et lui parle doucement. Elle lui raconte les histoires de l'hôpital, les bruits de couloirs, les malades d'à côté, le temps qu'il fait, la lumière du soleil, la couleur des murs. Jean-Marc ne voit plus les couleurs. Il vit dans un univers en noir et blanc, comme dans les films du vingtième siècle qu'il regardait enfant. Mademoiselle Joly, c'est Orane Demasis et lui Pierre Fresnay pour quelques minutes. Parfois elle a

davantage le temps, elle le fait manger avec une cuillère à soupe et lui décrit le plat, surtout la saveur du plat : « *C'est un sauté de veau avec une sauce blanche aux champignons. On sent le vin blanc, les cèpes et les girolles. Le riz est safrané, avec des graines de coriandre, le dessert c'est un baba au rhum, du rhum des Antilles, avec une crème fouettée à la vanille Bourbon et une cerise confite par-dessus qui croque en bouche* », et Jean-Marc termine ses quenelles aux épinards vers blancs, barre céréalière pomme muesli, en fermant les yeux de ravissement. Mademoiselle Joly referme le livre de cuisine des années 2020.

20 mars 2103

Madame Legendre remplace Mademoiselle Joly depuis un temps qu'il ne sait pas mesurer.

Il reconnaît son pas dans le couloir, il est rapide mais bien marqué et il y a ce petit frottement de la semelle quand elle soulève le talon, sans doute des mules ou des sabots. Plutôt des mules car le son claque un peu.

Madame Legendre ne raconte plus d'histoires, elle n'a pas le temps. Elle branche la sonde. Il ne la sent pas. Il crie, il appelle! Elle répond à chaque fois, reste quelques minutes, lui souffle quelques mots à l'oreille, puis repart comme un corbeau qui s'envole. Ses pas s'éloignent dans le couloir...

2 juillet 2112

Il fait chaud. « *Depuis combien de temps suis-je là à attendre les pas de l'infirmière dans le couloir?* ». Jean-Marc rêve de Mademoiselle Joly, il a oublié. Madame Legendre, pourtant elles ont le même pas sur le carrelage du couloir, du moins il le croit. Il entend le vent. L'orage est tout proche, les feuilles

bruissent. Il pleut maintenant. Il a envie de crier plus fort que l'orage. Il voudrait courir sous la pluie. Comment ça fait déjà l'eau sur le visage quand elle dégouline, sur les cheveux, les joues, dans le cou ?

Les pieds qui font flic foc sur le trottoir et le frisson qui vous gagne.

Le son de la pluie... c'est tout ce qui lui reste. Il rêve de Marie, de ses grands yeux noisette, de Marie sous la pluie, une robe rouge, non plutôt bleue, collée à ses seins. Non la robe est grise, il la voit bien distinctement. C'est comment déjà rouge et bleu ? Le vent souffle en rafales, c'est beau le bruit du vent, c'est rouge ou bleu ? Je voudrais quitter ce lit, le quitter pour toujours. Pourquoi personne ne me répond ? Je suis abandonné, j'ai peur...

14 décembre 2119

Il n'y a plus de pas dans le couloir. Il n'y a plus de gouttes sur les feuillages. Le vent a cessé. Jean-Marc est nu sur le lit, la sonde a disparu. Et la voix douce de Mademoiselle Joly ? Il l'entend lointaine dans le silence immense « Bon anniversaire Jean-Marc ». Où est Marie ? Elle avait promis d'apporter des huîtres et du crabe ? C'est comment déjà ? C'est salé. C'est fade et salé. Où est Maman, je voudrais ma Maman...

Pourquoi le lit est-il si dur tout à coup ? Si petit aussi ? Pourquoi ont-ils mis un couvercle au-dessus ? Il fait noir, trop noir, ce n'est pas habituel. Pourquoi les feuillages se taisent-ils aujourd'hui ? Où est Marie ? Elle avait promis, pour mon anniversaire...

Il perçoit un battement sourd qui se rapproche : tic tac,

tic tac... non c'est plus sourd, boum boum, boum boum, c'est son cœur qui bat, qui bat, qui bat...

20 avril 2122

Les infirmières, médecins, personnel soignant sont tous réunis au point de rassemblement. Mademoiselle Joly plutôt Madame Legendre depuis qu'elle a épousé l'interne du Service de Réparation Cognitive, fume tranquillement une cigarette, comme pour conjurer le sort. Les patients aussi sont tous sains et saufs. Le feu a pris dans les sous-sols, près du crématorium, un feu électrique mal circonscrit malgré les systèmes de protection sprinklers.

Très vite les fumées ont envahi les étages et on a dû évacuer toute l'aile nord de l'hôpital.

Cinq jours plus tard, la rumeur enfle encore. Maintenant on ressort tous les dossiers enfouis depuis des lustres dans la banque informatique cadencée sous une avalanche de mots de passe. Mais le Directeur des Recherches ne lâche rien. Cinq jours qu'il planche sur le dossier, sulfureux, une véritable bombe à retardement. « Ça va faire du bruit à l'institut et sur les réseaux sociaux quand ils sauront tous la vérité » et il va aller jusqu'au bout, le Directeur des Recherches, aidé du Haut-Commissaire aux Enquêtes Publiques et même du Préfet qui a pris l'affaire en main. Car la découverte est stupéfiante et il va falloir trouver les responsables. Sur ce point il ne lâchera rien ! Laisser des gens dans un état pareil, c'est contraire à toute déontologie !

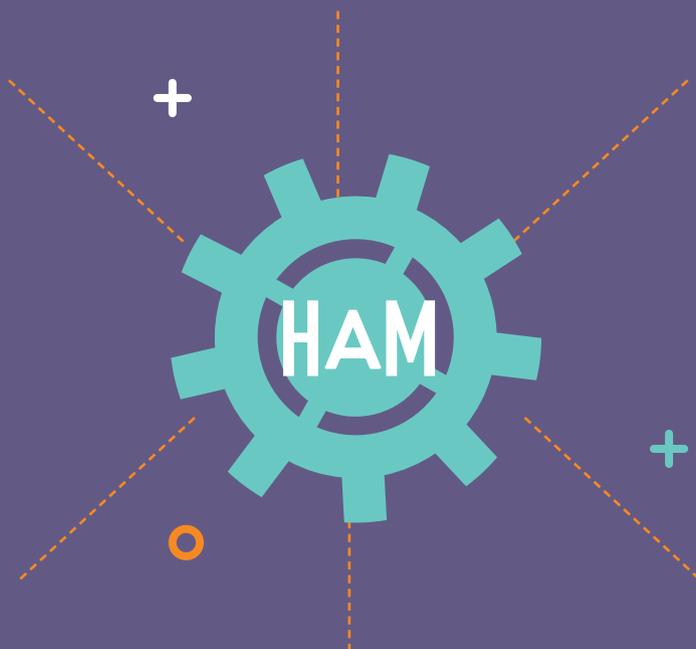
Ils étaient bien trente au départ et le dernier semble avoir été le plus coriace, cent-soixante-quatorze ans, mais dans quel état à la fin ! Ça fait froid dans le dos.

On raconte que c'est le commandant des pompiers qui

les a découverts en faisant tomber une paroi qui menaçait de s'écrouler sur ses hommes.

Apparemment on les avait murés derrière une fausse cloison et quelle n'a pas été sa surprise quand il les a vus là, tous les trente, alignés dans des espèces de boîtes en plomb. Quand on a soulevé les couvercles, un à un, les corps reposaient, frais comme des nouveau-nés, figés dans une étrange immobilité.

Les électroencéphalogrammes que l'on pratiqua sur eux montrèrent une activité parfaitement normale.



✳ **LA DROGUE ZOMBIE**

Texte de Ryan Toriot, Mathys Veron, Lucas Champion

✳ **LA PLANÈTE ROBOT-DROGUE**

Texte de Luca Nef, Bryan Bouaza, Edwin Lefevre, Damien Casado

✳ **SAUVETAGE DE LA TERRE**

Texte de Antoine Bekaert, Lucas Boulanger, Joaquin Sanchez

✳ **UN NOUVEAU MONDE**

Texte d'Aurélien Wachy, Laetitia Berton, Gwendoline Lafaux, Christophe Finn

✳ **LÉON**

Texte de Laetitia Marchand, Sandrine Mion, Mohamed Mazouz, Gérald Roelants

La drogue zombie

Quatre jeunes, Mathys, Bryan, Lucas et Marc jouaient ensemble sur une console un après-midi. Mathys avait acheté un nouveau jeu et voulait le partager avec ses amis plutôt que de jouer seul dans son coin. Sur l'écran d'accueil, chacun choisit son rôle dans l'équipe de personnages : Mathys prit l'aventurier, Bryan le bricoleur, Lucas le scientifique et Marc le chimiste. A peine avaient-ils validé leur sélection qu'ils furent aspirés et se retrouvèrent dans le monde de leur jeu vidéo : World's Zombie. Propulsés sur une planète infestée de zombies, ils avaient du mal à se repérer. Mathys, en se relevant dit à Lucas :

« *Que fait-on ici ?* »

— *Je crois qu'on est rentré dans le jeu, dit Lucas en tremblant.* »

Mathys entreprit d'explorer la forêt. Les arbres étaient immenses, leurs troncs tordus de couleur bleue avec un feuillage métallique. On ne percevait aucune lumière. Bryan s'était fabriqué des gants avec des piques en utilisant les feuilles métalliques et il grimpa aux arbres pour scruter l'horizon. Une fois en hauteur, il aperçut un guerrier en armure se dirigeant vers le groupe. À la cime des arbres, la lumière était vive alors qu'à hauteur d'homme tout était sombre.

Bryan hurla à ses camarades :

- Quelqu'un arrive!

- Laissons- le venir, conseilla Lucas.

Le guerrier s'approcha et les amis se regroupèrent autour de lui.

Il était plutôt beau avec une coiffe stylée. Il portait une armure, un casque, des gants, un pantalon où il avait mis ses armes, ses grenades et son bazooka. Son armure le protégeait des personnes qui avaient pris la drogue zombie. Ces dernières avaient toutes perdu la mémoire et s'étaient mises à cracher du sang. Leur peau était devenue sèche. Elles mangeaient des personnes et étaient devenues des cannibales.

Le guerrier convainquit le groupe de s'associer avec lui pour les combattre. Bryan proposa de fabriquer des armures comme celle du guerrier, mais Lucas avait une meilleure idée : il voulait concevoir un antidote pour guérir la population contaminée par la drogue zombie.

Ensemble, ils se dirigèrent vers un village, désert. La chaleur était insupportable, si bien que le guerrier fut obligé de retirer son armure. Soudain, tombant d'un toit, un zombie se jeta sur lui et, malgré ses réflexes, le guerrier se fit mordre. S'ils ne faisaient rien, il deviendrait zombie.

Mathys utilisa ses capacités d'aventurier pour repérer les plantes médicinales autour du village, qui pourraient le guérir, mais il ignorait comment réaliser l'antidote.

Marc lui dit : « *Si on trouve un laboratoire je pourrais le faire* ».

Au milieu du village, ils découvrirent un bâtiment qui ressemblait à un hôpital. Lucas et Marc se mirent d'accord et proposèrent d'en faire un laboratoire improvisé.

Dans une salle, sur les étagères, on trouvait des produits chimiques dans des fioles, notamment de l'acide sur une paillasse. L'endroit semblait en désordre mais fonctionnel.

Les héros circulèrent entre les paillasses à la recherche de médicaments.

Mais la porte de l'armoire à pharmacie est grande ouverte. Les héros cherchèrent des boîtes portant le logo DANGER. Ils en trouvèrent une vingtaine. Avec ses compétences de chimiste Marc ouvrit les boîtes, prit un bécher et mélangea les ingrédients en ajoutant les plantes cueillies par Mathys. Une sorte de mixture blanche apparut.

Sans hésiter, ils la donnèrent au guerrier qui sembla se porter beaucoup mieux en quelques minutes.

Une fois rassurés sur les capacités de l'antidote, ils décidèrent d'aller capturer un zombie à l'extérieur. Ils fabriquèrent un filet à ours.

L'aventurier posa le piège au pied d'un arbre et partit se cacher avec ses camarades. Soudain, surgit un énorme zombie. Attiré par un sifflet bricolé par Bryan, il tomba dans le piège. Le héros lui injecta tout de suite l'antidote .

Après dix minutes, ils entendirent un « *Au secours!* » et constatèrent que le zombie était redevenu humain. Même si cela fonctionnait, injecter le produit à chacun serait impossible. Le guerrier suggéra de fabriquer des grenades avec un gaz contenant l'antidote pour soigner le maximum de gens.

Bryan se souvint avoir repéré un camp militaire à l'opposé de la ville quand il avait inspecté le paysage depuis l'arbre. Aussi, le groupe chercha un véhicule et tomba sur un 4x4 doté d'une mitrailleuse sur le toit.

Arrivés à la base militaire, ils cherchèrent l'armurerie mais des dizaines de zombies barraient la route. Le guerrier reconnut même sa sœur parmi eux et refusa de les tuer.

Heureusement, Mathys trouva le chemin pour atteindre le bâtiment et dénicher des grenades. Ils allaient lancer les premières sur la horde de monstres dans laquelle se trouvait la sœur du guerrier, lorsqu'ils se réveillèrent en sursaut sur le canapé.

« *Quelle heure est-il ?* Demanda Lucas.

— *On a vraiment joué toute la nuit ?* Interrogea Bryan.

— *J'ai cru vivre toute la mission* ».

La nuit était passée, ils s'étaient endormis devant l'écran.

La mère de Mathys leur demanda de se préparer pour partir au lycée.

Sur le chemin, ils se racontèrent leur rêve, leur délire. Ils se rendirent compte qu'ils avaient tous vécu le même.

Ils décidèrent alors d'écrire une histoire sur cette aventure et pourquoi pas un jour de publier un livre ?

La planète robot-drogue

Moi et mes potes, nous roulions un « quarante-huit feuilles ».

Comme d'habitude, chaque soir après avoir « grailler » un grec on se rejoignait dans le bloc de Bryan, pour fumer. Mais tout à coup, nous fûmes transportés dans une autre planète nommée robot-drogue.

On y trouvait des robots, des gratte-ciels immenses, des magasins de drogue. Edwin, Luca, Bryan, et moi on comprenait que tout était devenu légal.

Alors nous sommes allés acheter tout ce qui était disponible, au point d'en fumer pendant des jours et des jours.

La vie semblait tellement plus simple quand tout était légal, mais par contre il n'y avait aucun humain, uniquement des robots et nous.

Nous sommes restés beaucoup trop de temps. Nous nous sommes familiarisés avec de nombreux robots, nous fumions avec eux jusqu'au jour où un robot arriva et nous dit : « *La drogue c'est très mauvais* ». On rigola car aucun de nous n'avait l'intention d'arrêter.

Bizarrement il repassa tous les jours en répétant cette même phrase. Une dizaine d'années plus tard, Edwin tomba par terre et fit une crise jusqu'à en mourir. Il disparut mais

cela ne nous dissuada pas. Malgré le robot qui venait nous prévenir, on continuait et chacun de nous disparut, tour à tour. Alors, chacun découvrit qu'à sa mort, il retournait sur Terre, retrouvant Edwin. Nous n'avions pas été transportés sur une autre planète, en vérité, nous étions restés dans le coma pendant vingt ans.

Et nous retrouvions notre famille.

Morale de l'histoire : ne jamais se droguer.

Sauvetage de la Terre

En 4017, la guerre ravageait la Planète Terre. Les terriens se battaient entre eux pour obtenir des ressources naturelles. L'eau manquait dans le Sud. C'est pourquoi les habitants du Sud voulaient conquérir les fleuves et les rivières du Nord.

Pendant ce temps, Poulinatol, un extra-terrestre venait de s'écraser sur la Lune. Expulsé de sa planète parce qu'il avait déserté pendant la guerre, il avait pris cette sentence comme l'occasion d'une nouvelle vie, moins guerrière. Malheureusement, après avoir traversé plusieurs galaxies, il avait échoué sur le satellite de la Terre.

Un jour, il aperçut un vaisseau dans le ciel qui ne bougeait pas et le fixa pendant quelques minutes. Poulinatol essaya de faire des signes pour se signaler et s'approcha du vaisseau. Tout à coup, la porte s'ouvrit et des rescapés de la Terre en sortirent. Eux aussi avaient quitté leur planète. L'un d'entre eux, petit, très faible, se mit à hurler : « *Où sommes-nous ? Au secours ! Il y a des blessés ! À l'aide !* »

L'alien voulait lui porter secours, mais le terrien, surpris, recula de peur. Poulinatol s'exprima dans sa langue : « *Que veux-tu ?* »

Le terrien ne comprenait pas et voulait retourner au vaisseau, mais la porte venait de se refermer.

Ils étaient seuls au milieu de nulle part et ne parlaient pas la même langue. Poulinatol sortit de la poche de sa combinaison un boîtier de traduction et essaya de communiquer à nouveau. Le terrien expliqua : « *Nous venons de la Terre, elle meurt à cause de la pollution, nos usines ont fait fondre les glaciers. Les plus riches ont construit de grandes villes flottantes. Nous avons pu nous échapper en volant des fusées pour partir dans l'espace. Nous nous dirigeons vers Mars pour atteindre une ancienne base spatiale abandonnée, mais la fusée est tombée en panne.* »

Poulinatol écouta et demanda aux terriens de l'attendre pendant qu'il retournait à son propre vaisseau. Il revint avec des outils et demanda à entrer dans la salle des machines. Il accéda au moteur, un grand mécanisme avec plein de fils et entouré d'un jeu de lumières scintillantes. Une fumée rouge sortait d'un bloc, l'alien brancha une balise pour détecter les problèmes. Dès qu'il découvrit le diagnostic, il repartit à sa navette et chercha des pièces qu'il installa sur le vaisseau humain. Après plusieurs tentatives, la panne fut réparée.

Toujours en utilisant sa machine de traduction, Poulinatol expliqua qu'il avait sans doute mieux à proposer. En analysant la technologie du moteur, il avait compris ce qu'il pouvait proposer aux terriens. Dans sa navette, il disposait d'une machine qui pourrait réparer la Terre : « *Ma machine enlève la pollution, si je modifie les tuyères de votre vaisseau, je peux transformer celui-ci en instrument de nettoyage. Si vous m'acceptez parmi vous, je peux vous aider à ne pas faire les mêmes erreurs que vos ancêtres.* »

Un Nouveau monde

Hakim débarqua dans le bureau de son père en s'agrippant au montant de la porte pour pouvoir s'arrêter.

« Sur quoi tu travailles en ce moment ? »

— Je travaille sur de nouveaux moyens pour faire pousser les tomates sans terre.

Papa, tu peux me donner le dossier sur le bureau ? »

Il flotta dans la pièce en attendant le dossier. Son père fouilla dans les dossiers numérotés et lui en jeta un à travers la pièce. Le jeune homme s'élança dans le couloir ; par la vitre, il contempla l'extérieur et les étoiles dans l'espace, juste au moment où le soleil se levait sur la Terre.

Il descendit à son laboratoire. Comme toujours, il était le premier sur place et en profita pour lire le dossier que lui avait donné son père.

« Ah zut ! il s'est trompé »

Curieux, il chercha à déverrouiller le fichier qui paraissait codé.

« Bizarre, je n'y arrive pas, je le donnerai à Bryan, il saura le déchiffrer. »

Il partit directement dans le module informatique de Bryan.

« Salut Hakim tu as quelque chose pour moi on dirait ? »

— Oui un dossier à décrypter mais c'est confidentiel, mon

père me l'a donné par erreur ce matin, c'est très étrange, je n'y comprends rien »

Quelques heures plus tard Bryan appela Hakim pour lui dire qu'il avait déchiffré le fichier, il était blême.

« A qui appartient ce dossier ? Demanda Bryan

— A mon père, répondit Hakim.

— Je n'en reviens pas, regarde, ces statistiques de cultures datent d'hier mais elles sont absolument impossibles sur notre Arche, cela ressemble à ce qui existait autrefois sur la Terre, avant que nous soyons tous réfugiés ici. Là-bas il y avait de la pesanteur, de l'air, de la vraie terre, des animaux rien à voir avec nous ! »

Hakim et Bryan mirent Shannon dans la confiance de leur découverte. Tous trois étudièrent le dossier en profondeur et durent se rendre à l'évidence : la vie existait encore sur la Terre, leur père leur avait donc menti, ils avaient servi de cobayes depuis leur naissance dans l'Arche pour vivre dans l'apesanteur à des années-lumière de la planète Terre.

Leur père avait réussi son expérience mais eux avaient bien l'intention de partir à la découverte d'un Nouveau monde : la Terre !

Léon

Un soir, dans un village de montagne, Léon dormait paisiblement dans sa chambre. Soudain, il sursauta car il avait entendu une espèce de grésillement métallique venant du couloir. Il se leva et sortit de sa chambre pour se diriger vers celle de ses parents. Par la porte entrebâillée, il découvrit une personne se penchant sur ses parents, la main sur leur ventre. Une lumière sortit du bout de son doigt. Choqué, il poussa un cri et l'inconnu se retourna. Manifestement, il pensait être invisible. Pris de panique, il s'enfuit par la fenêtre, sans avoir le temps de féconder les parents.

Le lendemain, pendant que Léon jouait dans le jardin, sa mère rentra dans sa chambre. Pendant la nuit, ce dernier avait recouvert le mur de dessins étranges.

« Viens voir, dit-elle à son mari, est-ce que tu l'as déjà vu faire cela ? »

— De quoi tu parles ?

— C'est bizarre. »

Le père arriva dans la chambre de leur enfant : « Mais qu'est-ce que cela représente ? À l'institut pour autistes, il ne dessine jamais comme ça. »

Les deux parents appelèrent Léon pour qu'il monte et leur explique ce qu'il avait fait.

« C'est la chose qui entre la nuit dans la maison, avec sa lumière qui brille sur le doigt.

— Quelle chose ? s'exclamèrent les parents en même temps. »

Mais l'enfant paraissait contrarié qu'on ne le comprenne pas : *« L'individu qui pointait votre ventre avec son doigt lumineux.*

— C'est quoi ces bêtises ? dit le père. D'habitude, tu dessines des choses plus jolies. »

Cette fois, l'enfant se renferma sur lui-même et refusa de parler. Les parents, dépités, quittèrent la chambre, laissant Léon tout seul. Vexé, ce dernier décida alors de partir à la recherche de ce qu'il avait vu. Il avait remarqué des taches fluorescentes sur le seuil de la maison et décida de les suivre.

Il arriva jusqu'à une grotte où il vit de la lumière et aperçut l'androïde. Autour de lui, des bulles blanches éclairaient le lieu, mais on distinguait bien des enfants à l'intérieur. Pour le confirmer, Léon perça une bulle qui se vida sur le sol en découvrant un enfant en pleine croissance. Continuant son exploration, Léon se dirigea vers une porte qui ouvrait sur un laboratoire où travaillait l'androïde de la nuit précédente.

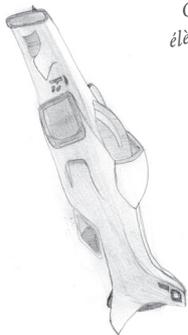
Ce dernier resta figé, incapable de fuir, mais n'osant pas attaquer l'enfant. Aussi, sans dire un mot, Léon sortit des crayons de couleur de sa poche et se mit à dessiner sur le sol : des fleurs, un soleil, la mer avec une famille joyeuse.

Pour la première fois, quelqu'un parvenait à communiquer avec l'androïde, il ne se sentait plus seul et comprenait que ses tentatives pour faire naître des enfants capables de parler avec lui ne réussiraient pas. Il était touché par le dessin sur le sol et s'approcha de Léon pour le prendre dans ses bras.

+



o



+

Illustrations
Charlène Fourdrinier
élève du lycée professionnel
de Flixecourt

Remerciements



*Ces ateliers ont été rendus possibles grâce au concours
des bibliothèques et bibliothécaires de
Flixecourt, Gamaches, Ham, Mers-les-Bains, Rue ;
des associations du Cardan, du centre-relais de Ham et
de leurs animateurs, du Foyer de vie Château-Blanc et ses éducateurs ;
des lycées professionnels Alfred Manessier de Flixecourt, Jean-Charles Peltier
de Ham et leurs professeurs.*

Avec le concours de :

Olivier Paquet

*Le service communication et l'équipe de l'imprimerie
du Conseil Départemental de la Somme*

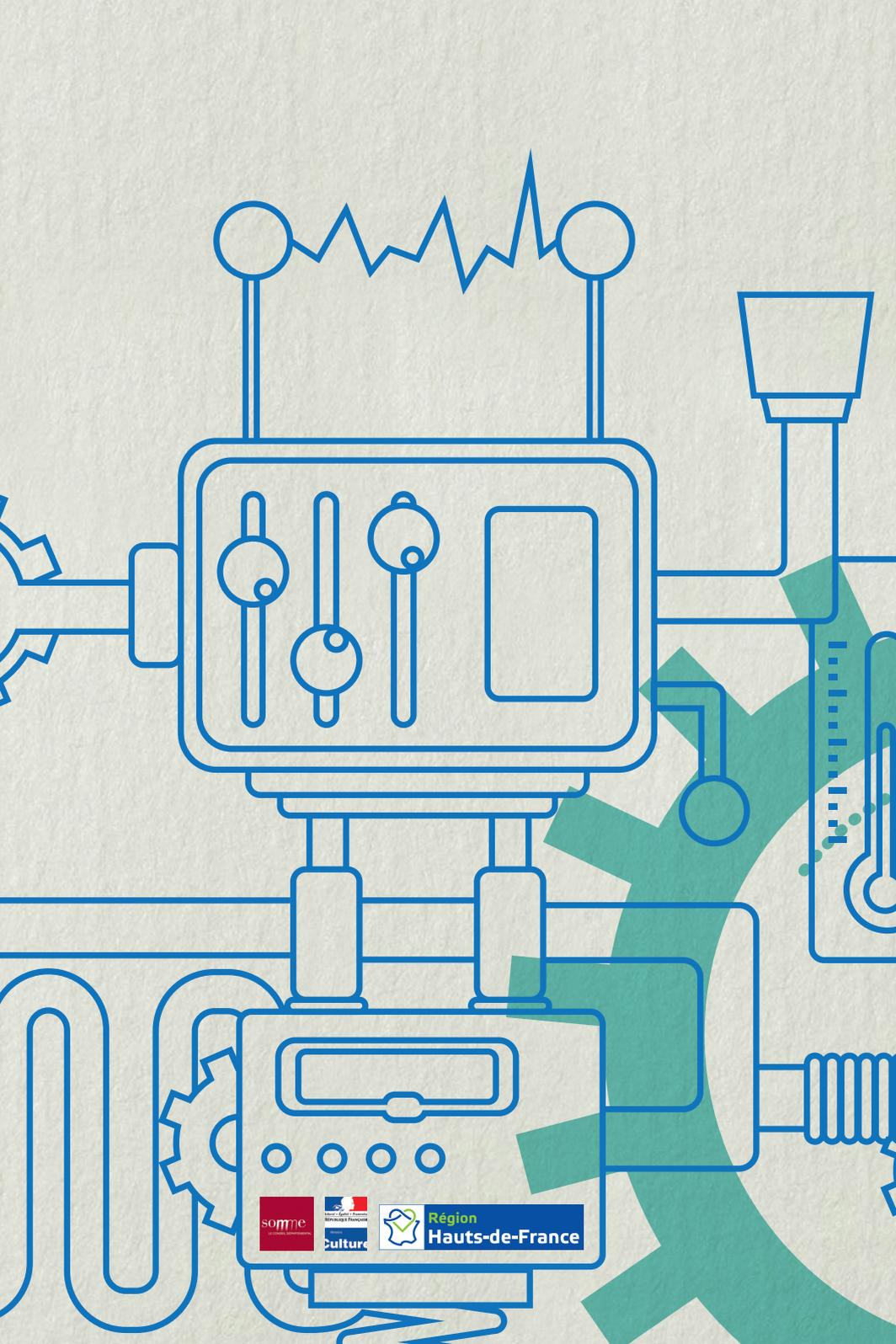
*Brigitte Lorbach, Bibliothécaire, responsable du secteur adulte
et de la politique documentaire, chargée du suivi de la résidence*

*l'équipe en charge des collections adulte de la Bibliothèque départementale de la Somme :
Pascale Dormeval, David Gavois, Myriam Sofi et Stéphanie Yafil.*

*l'ensemble de l'équipe de la bibliothèque départementale
pour la préparation du rendu de résidence.*



*Document imprimé par le service imprimerie
du département de la Somme*



Région
Hauts-de-France